

**Traduction de *Las malas juntas* de José Leandro Urbina**

suivi de

**La littérature latino-canadienne en traduction : zones de contact, zones de tension**

par Julie Turcotte

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A. en  
langue et littérature françaises

Décembre 2012

©Julie Turcotte, 2012

## Remerciements

Pour son soutien inconditionnel, pour la confiance inébranlable qu'elle m'a témoignée, pour ses nombreuses relectures toujours attentives et ses commentaires éclairants, pour sa présence et ses encouragements tout au long de mes études en lettres et traduction, je tiens à remercier sincèrement ma directrice, **Annick Chapdelaine**.

Pour m'avoir accueillie et reçue dans sa famille au Chili, pour son immense générosité à mon égard, pour m'avoir permis de découvrir son pays et sa ville et aidée à mieux comprendre les histoires de *Las malas juntas*, pour toutes les discussions passionnantes et les moments inoubliables, je remercie du fond du cœur **José Leandro Urbina**.

Pour l'aide financière qu'ils m'ont accordée au cours de mes années de maîtrise, je remercie le **Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH)**, le **Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC)**, le **DLLF** et l'**Université McGill**.

Pour avoir pris le temps de lire mes traductions et de me faire part de ses commentaires et suggestions, qui ont grandement contribué à rehausser la qualité des nouvelles en français, mes remerciements les plus sincères vont à **Christian Altamirano**. Merci également à **Joey Grégoire** pour sa relecture et ses remarques avisées.

Et finalement, pour m'avoir accordé la permission de traduire et de reproduire ici les nouvelles de *Las malas juntas*, j'adresse tous mes remerciements à la maison d'édition **LOM**.

## Résumé

La première partie de ce mémoire consiste en une traduction de l'espagnol au français d'environ la moitié des textes du recueil de nouvelles *Las malas juntas*, de l'écrivain chileno-canadien José Leandro Urbina. Cette œuvre importante d'un auteur renommé au Chili mais peu connu au Canada, parue pour la première fois en 1978 à Ottawa, n'avait jamais été traduite en français.

La seconde partie du mémoire adopte une approche postcoloniale pour examiner dans un premier temps le rôle et la place de la traduction dans la production et la diffusion d'une littérature en espagnol au Québec et au Canada, et la façon dont cette littérature bouscule certains présupposés des théories traditionnelles de la traduction. Dans un deuxième temps, l'insertion problématique des œuvres latino-québécoise dans le corpus littéraire du Québec est examinée sous l'angle des défis que posent ces œuvres en traduction pour la définition des frontières de la littérature québécoise contemporaine.

## Abstract

The first part of this thesis consists of a translation from Spanish to French of approximately half of the short stories in the book *Las malas juntas*, by Chilean-Canadian writer José Leandro Urbina. This important book, by a writer renowned in Chile but little known in Canada, was first published in Ottawa in 1978; up to this day, it had not been translated into French.

The second part of this thesis takes a postcolonial approach to study the role and importance of translation in the production and dissemination of a Spanish-language literature in both Quebec and Canada, and to describe how this literature calls into question some traditional concepts of translation theory. We then examine the problematic insertion of latino-qubécois writers in the literary field of Quebec, by looking at how these books in translation challenge the delimitation of contemporary Quebecois literature.

## TABLE DES MATIÈRES

|   |            |
|---|------------|
| <b>Introduction.....</b>  | <b>1</b>   |
| <b><i>MAUVAISES FRÉQUENTATIONS.....</i></b>   | <b>5</b>   |
| Le dernier rendez-vous .....  | 5          |
| En attendant Godot .....  | 6          |
| Elle .....  | 7          |
| Réunion de famille.....   | 8          |
| L’amulette .....  | 11         |
| Notre Père qui est aux cieux .....  | 17         |
| Deux minutes pour s’endormir .....  | 17         |
| La distribution de pain .....   | 25         |
| Nuit de chiens .....  | 26         |
| Les mauvaises fréquentations .....  | 31         |
| Portrait d’une dame.....  | 38         |
| Le fleuve .....   | 38         |
| Inopportun.....   | 46         |
| La séduction .....  | 47         |
| Ornithologie .....  | 48         |
| Rage .....  | 54         |
| Immolation.....   | 55         |
| Relations .....   | 55         |
| Le retour à la maison.....  | 56         |
| Dernière question .....   | 69         |
| <br><b><i>La littérature latino-canadienne en traduction : zones de contact, zones de tension ...</i></b> | <b>71</b>  |
| I. Zones de contact .....   | 74         |
| 1.1 Naissance d’une littérature en espagnol au Québec et au Canada .....                                  | 74         |
| 1.2 Dynamique de la zone de contact .....   | 76         |
| 1.3 Zone de contact / de traduction .....   | 80         |
| 1.4 Postcolonialisme des lettres latino-canadiennes .....   | 84         |
| II. Zones de tension.....   | 89         |
| 2.1 Une littérature (latino-)québécoise?.....   | 89         |
| 2.2 Des périphéries et des centres .....  | 91         |
| 2.3 Des écritures migrantes au Québec .....   | 94         |
| 2.4 Traduction et conflictualité .....  | 98         |
| Conclusion .....  | 102        |
| <br><b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>   | <b>105</b> |

*No hay que dejarse engañar, el presente nos obliga a recordar.*

*- José Leandro Urbina*

En 1978 paraissait à Ottawa un petit recueil de nouvelles intitulé *Las malas juntas*. Son auteur, José Leandro Urbina, était arrivé au Canada deux ans plus tôt, après avoir été forcé de quitter d’abord le Chili, au lendemain du coup d’État dirigé par le général Augusto Pinochet en 1973, puis l’Argentine, où il avait trouvé refuge, lorsque ce pays passa également aux mains des forces militaires en 1976. Le recueil de nouvelles connut plusieurs rééditions par la suite : la maison d’édition chilienne Obsidiana le publia en 1986 dans sa forme originale, puis une nouvelle édition revue et augmentée parut chez Planeta, au Chili, et chez Akal, en Espagne, en 1993 et en 2000 respectivement. Une version complète et définitive, augmentée encore une fois de plusieurs nouvelles, fut finalement publiée en 2010 chez LOM Ediciones, une nouvelle édition qui témoigne non seulement de l’intérêt soutenu qui est porté à cette œuvre, considérée par certains comme l’une des œuvres phares de la littérature chilienne sur le coup d’État<sup>1</sup>, mais aussi du degré d’actualité que conservent ces histoires, rédigées pour la plupart il y a plus de trente ans.

---

<sup>1</sup> Dans la préface de l’édition de LOM, le journaliste et écrivain José Miguel Varas écrit : « De tous les livres que nous avons lus – contes, nouvelles, témoignages, mémoires, essais – nés (façon de parler) du coup d’État et de la dictature, *Las malas juntas* est, à notre avis, celui qui reflète avec le plus grand art et la plus grande force littéraire l’atmosphère, le climat social, les états d’âme, les réactions devant le basculement de leur existence à cause de la violence militaire, d’une variété d’hommes, de femmes et d’enfants chiliens au cours de cette terrible époque [...] ». (« Entre todos libros que hemos leído, cuentos, novelas, testimonios, memorias, ensayos, originados (es un decir) por el golpe y la dictadura, *Las malas juntas* es, a nuestro juicio, el que refleja con más arte y fuerza literaria el clima, el ambiente social, los estados de ánimo, las reacciones ante el cambio súbito de sus vidas por la violencia militar, de una variada muestra de hombres, mujeres y niños chilenos en este tiempo horrendo [...] »). « Las juntas de Urbina », *Las malas juntas*, p. 7 (notre traduction).

Urbina est également l'auteur d'un roman ayant connu beaucoup de succès au Chili, *Cobro revertido*, finaliste du prestigieux prix Planeta Argentina en 1993 et lauréat, la même année, du prix du Consejo Nacional del Libro. Il vient de publier un nouveau roman, *Las memorias del Baruni, Tomo I*, aux éditions La Calabaza del Diablo.

L'œuvre d'Urbina n'est, à ce jour, que partiellement traduite. Si son roman *Cobro revertido* a fait l'objet d'une traduction en anglais et en français<sup>2</sup>, il n'en va pas de même pour son recueil de nouvelles, qui n'a été traduit qu'en anglais et dans sa première version. Ainsi, plusieurs des textes ayant été ajoutés au recueil par la suite ne sont pas traduits en anglais, tandis qu'aucune version française du livre n'est disponible. L'intérêt d'offrir aujourd'hui une traduction en français de *Las malas juntas* réside, sans l'ombre d'un doute, dans la qualité de l'œuvre elle-même, d'une grande efficacité aux plans de l'écriture et de la narration, comme l'ont souligné plusieurs critiques. Hugh Hazelton, par exemple, parle du « pouvoir » que possède la prose très dense et assez dépouillée d'Urbina, et du ton détaché et neutre qui caractérise la narration, malgré le sujet difficile qui est traité :

Its power derives from the spare, concise prose and understated, unemotional tone; Urbina has found exactly the right style in which to be able to narrate such terrible events and focuses solely on one situation or character per story. [...] Each [story] is so succinctly told [...] that it becomes an emblem of political repression as a whole<sup>3</sup>.

John Hasset abonde dans le même sens en soulignant « the author's total mastery of narrative technique », sa capacité à traiter « a highly politicized subject without succumbing to propaganda » et, finalement, son « ability to point out an unforgettable

---

<sup>2</sup> En français, la traduction de Danièle Rudel-Tessier, *Longues distances*, a été publiée chez Lanctôt (Outremont) en 1996. La traduction anglaise de Beverly J. De Long-Tonelli, *Collect Call*, est parue en 1999 chez Split Quotation (Ottawa). Voir la bibliographie pour les références complètes.

<sup>3</sup> H. Hazelton, *Latinocaná. A Critical Study of Ten Latin American Writers*, p. 217.

picture of what State terror does to people on both sides of the political fence »<sup>4</sup>. Arturo Flores fait quant à lui remarquer que *Las malas juntas* permet au lecteur de revivre à travers la fiction un événement historique marquant, et ce, « avec une grande sobriété et un grand sérieux artistique »<sup>5</sup>. Ainsi, la qualité littéraire de ces nouvelles, ou *microcuentos*, justifierait amplement à elle seule l'intérêt qui anime notre projet de les rendre disponibles au lecteur francophone. Mais cette traduction viendra, de plus, combler un manque dans la disponibilité de l'œuvre d'Urbina en français et contribuera, nous l'espérons, à faire découvrir un auteur, Chilien de naissance et Canadien d'adoption, dont l'œuvre n'a malheureusement pas bénéficié ici de tout le rayonnement qu'elle a eu du côté chilien.

Il sera pertinent, ici, de glisser quelques mots sur les principes traductifs qui ont guidé notre projet de traduire *Las malas juntas* en français. Ce projet a dès le départ été placé sous les auspices des théories de la traduction éthique et de la traduction de la lettre telles que définies par le traductologue Antoine Berman. Dans l'ensemble de son œuvre, Berman s'est attaché à montrer que les pratiques dominantes de traduction littéraire en Occident sont en général profondément hypertextuelles et ethnocentriques, c'est-à-dire qu'elles opèrent une destruction quasi systématique de la *lettre* de l'original au profit du *sens*, et qu'elles font disparaître presque tout aussi systématiquement l'étrangeté du texte source en l'annexant à la culture cible. Dans son ouvrage *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Berman décrit le système de déformation qui intervient généralement dans la traduction littéraire en définissant treize grandes tendances

---

<sup>4</sup> J. J. Hassett, « Review of *Cobro Revertido* », p. 124.

<sup>5</sup> « [En] *Las malas juntas* José Leandro Urbina nos hace revivir desde lo ficticio lo ya asentado en lo histórico con una gran sobriedad y seriedad artística. » A. C. Flores, « Review of *Las malas juntas* », p. 63 (notre traduction).



déformantes qu'il a relevées dans ses analyses, tendances que nous avons cherché à éviter de reproduire dans le cadre de notre propre travail de traduction. C'est ainsi que nous avons, par exemple, évité de procéder à une « rationalisation » systématique de la structure des phrases – la rationalisation consistant à « recompose[r] les phrases et séquences de phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'*ordre* d'un discours »<sup>6</sup>. La ponctuation – ou parfois l'absence de ponctuation – de l'original, qui contribue à donner son rythme à l'œuvre, a donc été respectée dans la mesure du possible, et ce, même lorsqu'il semblait que les règles de la ponctuation française étaient enfreintes. Un autre aspect auquel nous avons accordé une attention spéciale est l'entrelacement subtil des niveaux de langue – familier, courant, soutenu – dans le recueil, autant dans la narration que dans les dialogues, et à la forte présence d'un registre oral dans plusieurs des nouvelles. Ainsi, sans tomber dans le piège de l'« exotisation », qui aurait consisté à faire un usage stéréotypé du vernaculaire en le soulignant exagérément, « pour faire plus vrai »<sup>7</sup>, nous avons essayé de faire ressentir autant que possible la présence de la langue orale dans le texte en recourant aux ressources de la langue française – sans toutefois, sans doute, parvenir à maintenir tout à fait intact ce que Berman appelle le « réseau langagier vernaculaire »<sup>8</sup> de l'œuvre. Il faut mentionner cependant, en terminant, que l'approche bermanienne de la traduction littéraire relève plus d'un idéal que d'une méthode pouvant être appliquée à la lettre, comme l'ont montré plusieurs critiques du théoricien français<sup>9</sup>. Il n'en reste pas moins qu'elle a été un cadre théorique important dont nous avons tenu compte au moment d'envisager différents choix de traduction.

---

<sup>6</sup> A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, p. 53.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>9</sup> Voir notamment A. Chapdelaine et G. Lane-Mercier, *Faulkner : une expérience de retraduction* (2001).

## MAUVAISES FRÉQUENTATIONS

*José Leandro Urbina*

### **Le dernier rendez-vous**

On s'est réunis à l'hôpital parce qu'apparemment le docteur Reyes doit nous donner des instructions pour affronter le moment que nous attendons tous. Espinoza l'a conduit au centre-ville en ambulance et il devrait revenir d'une minute à l'autre. À tout le moins, il doit téléphoner pour nous informer de ce qui se passe. Une grosse dame est entrée il y a un moment en disant avoir vu passer sur l'avenue Independencia trois camions bondés de *milicos*. La clameur de la fusillade se fait entendre au loin.

Pour ne pas qu'on ait l'air d'éléments « étrangers », Espinoza nous a donné des uniformes et des casquettes d'infirmiers. On se trouve un peu ridicules habillés comme ça, on se regarde et on rit de nos airs d'étudiants cernés et mal rasés essayant de se faire passer pour des docteurs. « Comme si ça allait vous protéger », grommelait Espinoza, et on se moquait de ses craintes de vieux fonctionnaire. Bien sûr qu'on entendait les bombes au loin et que les gens allaient et venaient nerveusement. Pour tuer le temps, Jorge raconte la blague du médecin qui avait coupé la mauvaise couille d'un patient. Les éclats de rire des autres l'interrompent avant même qu'il puisse terminer. Puis, quelqu'un commence à raconter celle du type à qui on a arraché les dents, une par une, avec des pinces. Tout le monde se tord de rire. C'est toujours comme ça avec ce groupe, chaque

fois qu'ils commencent à rire, ils ne peuvent plus s'arrêter. Comme s'ils avaient de l'électricité dans le corps. Moi j'ai mal aux côtes et à l'estomac et je leur crie de la fermer, mais ils continuent à crever de rire. Je les regarde exténué. Je les regarde rire joyeusement, imbécilement, désespérément, et sans trop savoir pourquoi j'ai tout à coup la sensation que c'est peut-être la dernière fois qu'on se voit. Je décide de sortir fumer une cigarette dans la rue pour me dégourdir les jambes.

### **En attendant Godot**

*À R. Parada*

La fusillade dans le centre-ville s'est intensifiée au cours de la dernière demi-heure. La radio a commencé à diffuser des communiqués menaçants. Deux avions se sont dirigés vers le nord de la ville et aussitôt ils sont repassés en direction contraire, rugissant au-dessus de nos têtes. Le commerçant maigrichon crie impunément qu'ils s'en vont bombarder le fils de chienne. Quelques ouvriers de la brasserie le regardent en silence. J'attends mon frère qui travaille au Ministère des Travaux publics. Ma mère m'a envoyé le chercher parce qu'elle dit que notre Chito est à moitié fou et qu'il pourrait aussi bien rester dehors sans respecter le couvre-feu. J'en suis à ces réflexions lorsqu'à ma droite, tournant le coin de rue, apparaît mon professeur d'anglais, marchant avec une certaine difficulté. Je ne me suis pas pointé au collège ces derniers jours. Il me reconnaît, s'approche de moi avec ses yeux myopes et son visage blême et me demande d'un ton sévère : « Que faites-vous là ainsi immobile, Fernández? » « J'attends Godot, monsieur »,

lui dis-je à la blague, sachant qu'il s'agit de sa pièce de théâtre favorite. Au même instant, dans un vacarme infernal, les premières bombes explosent dans le palais présidentiel de La Moneda. Nous voyons se former devant nous deux grandes colonnes de fumée qui s'élancent vers le ciel. Mon professeur me prend par le bras de sa grande main et me dit en tremblant : « N'attendez pas plus longtemps, Fernández. Godot ne vient pas aujourd'hui, vous feriez mieux de rentrer chez vous. »

### **Elle**

Il est trois heures de l'après-midi et les gens marchent rapidement pour rentrer chez eux. Une ambulance et deux auto-patrouilles passent en hurlant. Le couple se dirige vers la Plaza Chacabuco. La femme serre son sac à main contre sa poitrine et pleure, inconsolable. Traîtres! crie-t-elle soudainement, le visage levé vers le ciel. L'homme tente de lui mettre la main sur la bouche : Calme-toi, chérie. Elle se cabre, explose et indignée le frappe de son sac : poule mouillée, rien d'autre que des grandes gueules vous autres! Tenez bon, Président! Il la tire par le bras. On les regarde. Des gens surveillent derrière les fenêtres. Une vieille lui crie une insulte. Elle se dégage de son bras. Puis ils marchent un moment en silence. Un avion vole au-dessus de leurs têtes, au loin on entend des explosions et cette interminable fusillade. Elle pleure, mais au coin de rue suivant elle se retourne et se plante devant l'homme, le clouant au trottoir de ses grands yeux. Je t'avertis, mon vieux, et que ça soit bien clair : si ça continue comme ça, tu feras ce que tu voudras, mais moi je m'en vais dès demain à La Moneda avec les enfants et qu'ils nous

tuent tous, tu m'entends, tous, pas question de vivre au milieu de milicos répugnants!, lui crie-t-elle en plein visage. Il hausse les épaules, la prend par le bras et continue de marcher.

### Réunion de famille

*Pour N. Osorio*

Aujourd'hui, mon oncle Chago est venu manger avec nous. Maman a cuisiné un poulet à l'escabèche, un plat que son petit frère aime beaucoup, car il faut bien offrir un peu de réconfort à ce pauvre homme qui vient d'être mis à la porte de son travail. Mon oncle Chago est professeur et c'est tout un cerveau, dit ma mère. Papa l'aime aussi, et c'est l'oncle préféré de mon frère Pepe. Avec lui il discute d'histoire et de politique. Mon frère dit que l'oncle Chago est le soleil rouge qui éclaire nos cœurs.

En ce moment mon frère est dans notre chambre. Ma mère est en train de laver la vaisselle et il en a profité pour aller lire un *Playboy* que lui a prêté un ami tout juste de retour des États-Unis. Il est nerveux ces temps-ci, avec le coup des milicos et l'université qui demeure fermée.

Papa, l'oncle Chago et moi sommes installés devant la télé et ils s'apprêtent à interrompre la diffusion parce que ceux de la junte vont faire un discours dans l'édifice de la UNCTAD. Papa veut éteindre la télé et mettre de la musique, mais mon oncle le convainc qu'il vaut mieux être au courant de ce que pense l'ennemi.

Les milicos sont en pleine cérémonie. Ils se croient d'enfer dans leurs uniformes de gala. Papa dit que les officiers allemands portaient des uniformes pas mal plus classes. Mon oncle dit : Eh bien, regardez-moi ça, les orgueilleux, ils sont fiers comme des coqs. Mais ça ne va pas durer longtemps. Il est convaincu que Fidel va faire quelque chose un de ces jours, ou bien alors les Chinois, parce qu'on leur doit du fric. À présent mon oncle commente les discours, il relève chaque sottise, chaque menterie, et il meurt de rire à écouter ce qu'ils disent, parce que les milicos ne sont pas très forts en grammaire et que mon oncle est de ceux qui te corrigent jusqu'aux virgules. Papa rit un peu lui aussi. Ils font remarquer que celui de la marine a l'air saoul. C'est comme ça qu'ils vont diriger le pays, alors. Maman s'en va à la chambre pour reprendre des chaussettes parce qu'elle dit que notre pauvre Chili lui fait de la peine.

Moi je ne dis rien, mais depuis un moment déjà j'entends des bruits de moteur de camion à l'arrière de l'édifice. Par pure curiosité, je m'approche de la fenêtre et regarde du côté de la rue Escanilla. Je ne vois rien, mais papa se fâche : Je t'ai dit de ne pas te mettre à la fenêtre à cette heure, tu veux qu'ils te fassent exploser la tête? Apporte-moi donc un autre verre de *pisco*, mon neveu, dit mon oncle. Et viens t'asseoir ici. Au même moment on frappe doucement à la porte. C'est Margarita, une camarade de collège qui vit dans le même immeuble que nous. Ils fouillent l'édifice, dit-elle d'un air hébété. Ils emmènent les Madariaga, le papa et les enfants. Elle repart rapidement et mon père ordonne : Ferme la porte et éteins la lumière. Non, beau-frère, dit mon oncle avec calme. Il vaut mieux continuer de regarder la télé, et s'ils viennent, ils trouveront un groupe de citoyens responsables écoutant avec dévotion le discours des autorités. Maman est revenue de la chambre, pâle. Elle s'assoit à côté de mon père et commence à prier. On

entend une femme crier, plus bas. Mon frère, se rongant les ongles, vient s'installer près de mon oncle, qui lui donne quelques petites tapes dans le dos.

À présent nous regardons tous la télé comme hypnotisés. Le milico chef de l'armée de l'air prend un air méchant et affirme qu'ils vont extraire une bonne fois pour toutes le cancer marxiste. Depuis quand sont-ils aussi chirurgiens, dit mon oncle, et sa remarque me donne un de ces fous rires. Mais pas aux autres, c'est à peine si leurs bouches se tordent en un demi-sourire. Mon frère me balance un petit coup de poing à la tête sans conviction. En bas on entend les camions qui s'éloignent en direction de la rue Gamero. Lorsque le silence est revenu et que l'on n'entend plus que les chamailleries continuant à l'écran, ma mère offre de préparer un thé. Ils jouent l'hymne national. Moi je prendrais bien un autre *pisquito*, ma sœur, dit mon oncle en se levant. Pour faire descendre le mauvais goût que laissent toutes les bêtises proférées par ces bandits, ces canailles.

Je regarde papa, qui est resté assis sans ouvrir la bouche. C'est comme si les yeux lui étaient rentrés un peu plus profondément dans la tête. J'éteins la télé et il me sourit depuis une autre planète. Ensuite, fatigué, il se dirige à la cuisine : Ça m'a redonné faim. Mon oncle et mon frère débattent et se demandent si les militaires sont des fascistes ou des gorilles. Il revient avec un morceau de poulet à la main et, tout en mastiquant lentement, il me dit à voix basse : Sébas, tu aimerais voyager? Je lui fais signe que oui de la tête. Alors je vais écrire dès demain une lettre à ton oncle Nelson. Pense à me trouver son adresse au Venezuela.

## **L'amulette**

*À Leopoldo Gutiérrez*

C'est presque l'heure du couvre-feu et comme toujours à cette heure, je m'installe à la fenêtre de la maison de ma grand-mère qui donne sur l'avenue pour surveiller le passage des véhicules militaires. Il y a une semaine qu'ils sont débarqués chez nous et qu'ils ont emmené mon père et mes frères et soeurs. Moi, par une chance inouïe, j'ai réussi à m'échapper par les toits et je suis venu me réfugier chez ma grand-mère. Elle est heureuse parce que le général mettra de l'ordre et il semble que personne ne lui ait raconté que son fils a été fait prisonnier, parce que la pauvre vieille souffre du cœur et que les émotions fortes pourraient l'affecter fatalement. Pour cette raison, mes oncles s'inquiètent de ma présence ici. Dans cette famille divisée, tous, unanimement, se soucient de la santé de la grand-mère. Pendant ce temps, j'essaie de lire des romans de Sherlock Holmes étendu sur le sofa, et elle regarde la télévision l'après-midi et durant une partie de la soirée en me demandant à tout moment de lui apporter des biscuits soda qu'elle mordille lentement, avec ce qu'il lui reste de dents. Elle a passé quelques coups de fil, je ne sais pas à qui, et il est évident qu'elle se fait un devoir de m'observer du coin de l'œil pendant que je lis sans lire et qu'elle, grâce aux nouvelles du journal télévisé, commence à comprendre le pourquoi de cette visite inespérée de son petit-fils aîné.

Elle est nerveuse depuis hier. Je l'entends maugréer dans la cuisine et je continue à lire dans ma chambre jusqu'à ce qu'elle m'appelle pour un motif quelconque. Je fais aussi de longues siestes et même si parfois je fais des cauchemars en lien avec la moucharde, desquels je préfère ne pas parler, plutôt me mordre la langue, la plupart de mes rêves impliquent une femme qui m'attend à moitié nue au deuxième étage d'une



maison inconnue. Je monte lentement les escaliers et je la vois, presque de côté, en train de se couper les ongles d'orteils. Lorsque je suis sur le point de rejoindre l'étage, elle se retourne et me sourit. Au début, j'avais un peu de mal à croire que je pouvais faire un tel rêve, surtout parce que la situation ne se prêtait pas vraiment aux rêves de ce genre. Puis, je me suis mis à l'apprécier. Quelque chose de bien qui arrive, même si c'est juste dans la tête. Le problème, c'est qu'apparemment, je parle et je fais du bruit. Un jour, je me suis réveillé et ma grand-mère était en train de m'espionner par la porte entrouverte. Plus tard, elle a fait une remarque comme quoi les jeunes étaient sales. J'ai fait semblant de ne pas comprendre.

Un peu avant huit heures, lorsque toute la ville s'est repliée et que l'on n'entend plus que les voitures et les camions patrouillant les rues, ma grand-mère bien-aimée prépare un repas décharné, une soupe de carottes et de persil avec de la maïzena. Elle n'a plus à se donner toute la peine d'avant, à l'époque où elle devait élever douze enfants, plus les trois de sa sœur décédée de la tuberculose, et s'occuper de son mari et de son frère, toujours affamés et bougons, et cuisiner d'énormes chaudières de pommes de terre à l'oignon et aux haricots et donner le sein en même temps. Parfois je la regarde et je n'arrive pas à comprendre comment une aussi petite femme a pu travailler autant et donner naissance si souvent. Aujourd'hui, ceux qui ont survécu aux pestes et aux accidents subviennent à ses besoins et elle est la reine, petite mère, fière de sa progéniture, les garçons si vaillants et les filles si jolies et bien mariées, et ils viennent la voir, ou plutôt venaient, avant le coup militaire. Ces temps-ci, ceux qui le peuvent passent faire leur tour et les autres viendront lorsque la situation se sera améliorée. C'est ainsi du moins que les choses devraient être si tout était normal. Cependant, il y a quelques

minutes est arrivée ma tante Marta, qui vit à l'autre bout de la ville, elle a garé son auto devant la maison puis est entrée en saluant, avec sa propre clé et son sac à main. Personne ne l'avait appelée, mais il se faisait tard et elle était venue passer la nuit ici. De toute façon, son inutile de mari se fichait bien qu'elle rentre ou non, sa bouche dessine une moue de mépris, et lorsqu'elle avait parlé avec la grand-mère il y a quelques heures, celle-ci lui avait raconté que son petit-fils aîné restait chez elle, alors elle avait décidé de venir voir si tout était en ordre.

En réalité, il se trouve qu'elle est entrée dans ma chambre après un souper silencieux interrompu à quelques reprises par ma grand-mère qui lui demandait si elle avait regardé les nouvelles, et comme elle ne répondait rien, ma grand-mère a commencé à avaler sa soupe d'un air malveillant, pour nous mettre les nerfs en boule. Je suis debout à côté du lit et elle me caresse le bras, en fait elle veut savoir comment va son petit frère, mon père, et quand je lui réponds, elle se jette dans mes bras en pleurant. Je sens les convulsions de sa poitrine et ses larmes lentes glisser dans mon cou, contre lequel elle a enfoui son visage. Je suis froid, imperturbable. Elle se ressaisit et, tout en maintenant son corps ferme collé contre le mien, elle lève la tête et me regarde à travers ses larmes. Puis, sa bouche se crispe et elle me dit doucement qu'elle l'avait prévenu, qu'elle lui avait dit de ne pas chercher les ennuis, qu'elle ne comprenait pas pourquoi un homme intelligent et honnête adhérerait à des causes stupides. Je lui réponds que pour cela même peut-être, et me revient alors le souvenir de ce jour où mon père lui avait demandé de sortir de chez nous après une violente dispute au cours de laquelle mon vieux lui avait rappelé que lorsqu'elle était petite il lui enlevait les poux de la tête et qu'à présent elle se payait des airs de condescendance. Elle dit qu'elle ne veut pas se disputer, qu'il vaut mieux que

j'essaie de comprendre les nouvelles circonstances. Puis, son regard s'adoucit et elle me caresse les cheveux. Elle sourit et me dit que je suis grand, qu'elle ne s'était pas rendu compte que j'avais autant grandi, mais que j'étais bel et bien un homme maintenant. Ma grand-mère nous appelle à ce moment-là. Je lui dis que je vais dormir sur le sofa pour cette nuit et qu'elle peut dormir dans la chambre des invités et être ainsi plus près de la grand-mère. Elle se retourne et se dirige vers la porte en disant qu'elle ne veut pas me chasser de mon espace et qu'en fait, elle dormira dans le salon, puisqu'elle doit se lever tôt pour aller au travail et qu'elle ne veut pas me déranger avec le tapage du déjeuner. Parvenue au seuil de la porte, elle se retourne et me répète qu'elle est désolée pour mon père, mais qu'elle ne peut s'empêcher de penser que tout est de sa faute. Elle referme la porte et je reste là un moment à écouter comment elle converse à voix basse avec ma grand-mère. Sa voix semble troublée. Puis, je me laisse tomber sur le lit tout habillé.

À présent elle est dans la salle de bain. Je l'entends uriner et quelques instants plus tard elle se brosse les dents. Une pause se produit lorsqu'elle ferme le robinet, suivie par le choc de ses souliers heurtant le sol et le bruissement de ses vêtements se détachant, avec peine, de son corps. Je l'imagine, j'entends ses pieds nus marcher dans le corridor. Je devine lorsqu'elle éteint la lampe parce que la porte de ma chambre disparaît un instant dans la confusion du mur. En ce moment même, la lumière ténue de la lune filtre à travers ma fenêtre, projetant un motif de rayures sur le sol et dessinant vaguement l'ombre des objets de la pièce. J'essaie de percevoir les sons du sofa recevant le poids de son corps, mais le bruit subit et rauque du moteur d'une voiture s'approchant sur l'avenue m'en empêche. Un chien aboie furieusement et je me demande dans quelle maison il peut

bien être, tendant l'oreille pour mieux déterminer dans laquelle des cours voisines se trouve ce maudit chien.

Les phares de la voiture illuminent brièvement la façade et le toit de la maison d'à côté. Encore une fois les aboiements, comme s'ils provenaient de la pièce voisine à la mienne. Je me sens inconfortable, mais je n'ai pas la force de me dévêtir. J'enlève mes souliers et me détends. Une chaleur lente commence à parcourir mes muscles. Je m'endors ainsi, à l'improviste.

Je ne sais trop à quel moment, quelque chose comme une secousse me réveille. Une douleur intense descend de mon cou et me noue le dos. Je tente de me situer. Mes yeux restent aveugles pendant quelques secondes jusqu'à ce que le contour de la porte commence à réapparaître, dessiné par une nouvelle lumière provenant du salon. Je me redresse sur mon lit et j'entends le son étouffé des touches du téléphone. D'un bond, je remets mes souliers, m'approche de la porte et l'entrouvre légèrement. Elle est là, dans sa fine chemise de nuit blanche, immobile près de la petite table du coin. J'aperçois, dans le contre-jour, la forme agréable de son corps, ses seins parfaits perchés en hauteur. De l'ouverture frontale de sa robe de nuit s'échappe une cuisse basanée, et lorsqu'elle tourne la tête apparaît le profil admirable de ses fesses. À la vision de sa beauté sensuelle se mêle l'expression mystérieuse de son visage, sa chevelure noire tombant comme un voile jusqu'au milieu de son dos, le son de sa voix au téléphone susurrant à une imaginable oreille obscène, collée humidement au combiné, qu'il est ici, l'autre, celui qui s'est échappé. Elle lui gémit qu'ils peuvent venir, mais elle le prie de faire preuve de respect pour la maison de sa mère et la santé de la pauvre vieille, et qu'ils n'oublient pas que malgré tout, il s'agit de son neveu, elle promet qu'elle sera dans la salle de bain. Elle se

retourne vers le mur et je cesse de l'écouter, bien que je suppose qu'elle continue de parler amoureusement. C'est alors que je traverse d'un coup la pièce. Elle se retourne et me regarde, bouche bée, comme une petite fille surprise au beau milieu d'un jeu interdit. Elle raccroche le combiné et la surprise lui fait poser ce geste irrité qui lui est si caractéristique. Elle tente un pas et regarde en direction de la chambre de ma grand-mère. Elle s'apprête à dire quelque chose et avant de pouvoir l'éviter, j'étire mon bras et l'attrape d'un seul coup et embrasse avec force sa bouche tendue. Elle se secoue et essaie de se défaire de mon étreinte, mais je ne la lâche pas et, après un moment d'hésitation, je glisse ma main libre entre ses jambes et m'accroche à son pubis frisé et reste là, m'obstinant avec son sexe serré. Elle tremble et ouvre et ferme les yeux. Sous la pression de mes lèvres, elle ouvre lentement sa bouche épaisse pour que ma langue la pénètre. J'entends le verrou de la porte de ma grand-mère, je sais qu'elle est là. Mon cœur fait un bond et je m'accroche encore plus fermement au corps de Marta. Je tâte sa langue d'un coup léger et elle vient me rejoindre. Je la retire rapidement en me rendant compte, soudainement, qu'elle pourrait me l'arracher en la mordant et initier ainsi la cérémonie à laquelle elle me destinait. À présent elle insiste et je me dégonfle. Je la pousse et sa tête rebondit contre le plâtre du mûr. Tandis que je me hâte vers la cour arrière, j'entends la toux nerveuse de la vieille. Marta se met à grogner, à sangloter, insolent, je suis ta tante. Sans la regarder, je sais comment elle est, comme elle me hait, je lui montre ma main, j'étire vers elle mes doigts collants de cette liqueur dérobée qui m'accompagnera au moment d'enjamber le mur arrière en direction des maisons voisines, comme l'amulette dont j'aurai besoin pour me perdre dans la nuit.

### **Notre Père qui est aux cieux**

Pendant que le sergent interrogeait sa mère et sa sœur, le capitaine prit le garçon par le bras et l'entraîna dans l'autre pièce.

- Où est ton père? lui demanda-t-il.
  - Il est dans le ciel, susurra l'enfant.
  - Quoi, il est mort? demanda le capitaine, surpris.
  - Non, répondit l'enfant. Tous les soirs il descend du ciel pour manger avec nous.
- Le capitaine leva les yeux et découvrit la petite trappe dans le plafond.

### **Deux minutes pour s'endormir**

Personne ne lui connut de faiblesses, jusqu'au jour où nous fûmes remis en liberté conditionnelle. Ce jour-là nous le vîmes pleurer sur l'épaule de sa femme, aussi vieille que lui, qui l'attendait à la porte du stade municipal. Quelques grosses larmes seulement. Jusque-là il avait toujours été ferme, planté comme un chêne, toujours dans les gradins avec les mains et le menton appuyés sur le manche labouré de sa canne. Sa peau ne connaissait ni le froid ni la chaleur. Lorsque le soleil du printemps perçait dans le ciel, il ne suait pas; lorsque les nuits nous faisaient grincer de froid dans le fond des vestiaires, il ne tremblait pas. Il était comme la statue de la dignité.

Il avait un fils, un jeune ouvrier taciturne. Il était vêtu de sa combinaison de la Siam di Tella, puisqu'ils l'avaient amené de l'usine. Ils restèrent ensemble pendant quelque temps et ils se traitaient avec respect.

Nous étions nombreux, et pourtant cette ferme tranquillité qui irradiait d'eux, surtout du vieux, retenait l'attention. Il faut reconnaître que ce fut une bénédiction de l'avoir parmi nous, parce que dès qu'il nous fit confiance, il prit le taureau par les cornes au sein de notre groupe. Si l'un d'entre nous craquait ou laissait percer un soupçon d'abattement, il faisait résonner sa voix de vieux renard.

Écoutez, compagnons. Ce vieux que vous voyez ici a séjourné deux fois à Pisagua accusé d'être un rouge. Là-bas, nous avons survécu en gardant la tête toujours haute. Me voici à mon âge, à nouveau accusé d'être un rouge, et je continue de garder la tête haute. Celui qui naît cigale doit mourir en chantant. J'aime la vie, mais s'ils sont pour me tuer, je ne leur laisserai pas le plaisir de me voir misérable.

Il répétait cela à chaque fois et il gagna peu à peu notre affection. C'était le vieux sage qui affrontait le monde éternellement appuyé sur sa canne.

Son fils ne paraissait pas tellement apprécier l'affaire. Il croyait que le vieux était un pitre et il en avait honte et le fuyait, bien que le soir, à l'heure de la détention, il le gardât invariablement près de lui.

Un ouvrier de la construction qui avait pu sauver sa montre de la rapine nous informa que les fusillades commençaient à trois heures du matin. À cette heure, la plupart d'entre nous n'arrivaient pas à trouver le sommeil, et ceux qui dormaient se réveillaient en sursaut. Il aurait fallu beaucoup d'épuisement pour arriver à se reposer sur le sol dallé humide et froid, protégé d'une simple couverture, les vêtements en lambeaux à cause de la minutieuse révision au couteau. Que faire d'autre alors que tendre l'oreille aux fusillades qui faisaient apparaître des entailles sur la paume de nos mains.

Trois heures.

Attention!

Première décharge.

Les plus jeunes, en un mouvement de réflexe, nous nous serrions les uns contre les autres comme des agneaux effrayés. Les plus âgés se passaient la main sur le front et adoptaient une attitude méditative.

Je ne me souviens plus quelle nuit, au milieu de la fusillade, le vieux, assis près de la porte, sortit deux cigarettes de la poche supérieure de sa veste et plongea tête première dans la marre de l'interdit. Quelqu'un parla de sanctions et le vieux répondit avec force : « Peut-être n'entends-tu pas les balles, mon ami : ici, pour eux, nous sommes tous des délinquants. Nous sommes en marge de la loi et ce n'est pas une cigarette qui va changer quoi que ce soit. L'important, c'est que fumer détend les nerfs. » Dès lors, deux petites braises rouges coururent comme de furtives couleuvres d'une bouche à l'autre, et elles étaient un miracle. Terminées, nous battions lentement des mains pour faire circuler l'air. La fumée filtrait en direction des galeries.

L'ouvrier de la construction affirma qu'il était deux heures quarante du matin lorsqu'ils vinrent chercher le premier de notre groupe. Les cigarettes ne sortaient pas encore de la poche du vieux.

Un capitaine blond entra avec une liste.

– Sotomayor, Emilio, cria-t-il, et l'homme se leva, confus. Suivez-moi, ajouta le capitaine.

– Ils m'ont déjà interrogé, monsieur, répondit l'homme, livide.

– Allez avance, merdeux!, ordonna le capitaine en dégainant son Luger.

– Mais puisqu'ils m'ont déjà interrogé, monsieur. Par pitié, je n'ai pas à y aller.



– Sergent, sortez-moi ce pédé d’ici!, cria le capitaine.

Un sergent et deux soldats l’agrippèrent par les bras et les cheveux et le traînèrent vers la porte.

– Vous n’étiez pas si fougueux? Vous n’alliez pas faire la révolution?, disait le capitaine depuis l’escalier, et son ombre se projetait sur nous. Deux minutes pour vous endormir.

– J’ai un fils, disait la voix de l’homme rebondissant dans les couloirs de ciment.

Le vieux alluma alors une cigarette, et lorsque rugit la première décharge, il se mit à chanter en regardant le plafond. C’était un vieil air, « Ramona », et il avait une voix agréable, un peu exagérée pour évoquer le son des tourne-disques d’autrefois. Un lourd murmure parcourut la cellule.

– Taisez-vous, père, nom d’un chien, entendit-on depuis un coin. Mais le vieux continua à chanter.

– Faites passer la cigarette, vieil homme, vous m’avez tenté avec l’odeur, dit quelqu’un, et à nouveau la braise se promena entre les doigts.

Quelques-uns s’étendirent sur le dos et écoutèrent « Ramona » les yeux ouverts. Malgré le bruit des balles, la tension alla en diminuant.

Sans que nous nous en rendions compte, au fil des jours, les chansons devinrent une requête insistante.

– Faites-nous donc « Vanidad », don Gabriel, « Bésame mucho », don Gabriel.

Le vieux les connaissait toutes et il nous les interprétait.

Un dirigeant de métallurgie connaissait des vers et les récitait entre deux chansons. Mais une nuit où il voulut atténuer par la poésie le vacarme des trois heures du matin, la garde dirigée par un sous-lieutenant entra violemment.

– Et cette maison de putains? Qui est-ce qui se lamentait? Celui qui se lamentait a trente secondes pour se manifester.

Le vieux se redressa en s'appuyant sur son bâton.

– Vous, votre saleté, vous ne savez pas qu'il faut garder le silence. Vous oubliez votre condition de prisonnier de guerre!, dit le sous-lieutenant en le menaçant de sa mitrailleuse.

Le vieux regarda du haut de ses nombreuses années ce jeune qui l'admonestait ainsi. Doucement, du bout des doigts, il repoussa de côté le canon qui le visait et dit : « Tu ne peux pas t'adresser ainsi à celui qui a l'âge d'être ton grand-père. »

– Je n'ai pas de grands-parents pouilleux, répondit le sous-lieutenant d'une voix dégonflée.

– Et si ce pouilleux était ton grand-père..., s'empourpra le vieux, et il essaya de lever sa canne, mais le sous-lieutenant arma sa mitrailleuse.

– La canne! Qui lui a permis de conserver sa canne? Malheureux conscrits, si nous devions nous fier sur vous, nous serions tous morts. Brisez-moi cette canne.

Un conscrit s'en empara et la cassa en deux sur son genou. Le vieux tenta un pas chancelant et deux compagnons eurent un mouvement vers l'avant. Les conscrits visèrent.

À ce moment entra le major responsable de la section. Ses gestes étaient flegmatiques, la lumière jaune émaciait son visage.

- Que se passe-t-il?, demanda-t-il.
- Ils faisaient du tapage, major, répondit le sous-lieutenant.
- C’est lui, le meneur.
- Je chantais, major, et j’ai élevé un peu la voix, dit le vieux.
- Vous chantiez des marches subversives?, demanda le major.
- Non, répondit le vieux. Des boleros de Leo Martini. Voilà ce que je chantais.

Vous savez qu’à mon âge, il est difficile de trouver le sommeil.

- En plus, il avait une canne, dit le sous-lieutenant.
- J’ai besoin d’une canne, major, mes jambes en ont besoin.
- Sortez d’ici, sous-lieutenant, ordonna le major. Et vous aussi.

Le sous-lieutenant et les conscrits retournèrent dans le couloir.

Le major ramassa les morceaux de la canne.

- Je voudrais conserver la partie avec le pommeau, major, dit le vieux.
- Positif, répondit le major, et il marcha jusqu’à la porte. Et si vous voulez

chanter, faites-le, mais sans hausser la voix. Chanter fait du bien à l’esprit.

– Regardez ça! Le major joue les bons samaritains avec Gabriel Rebolledo, mais il est de la même trempe que les autres, dit le vieux. Le jeune était peut-être maladroit, mais l’autre ne l’est pas. Cette tête-là a orchestré le coup d’État, mes amis. Je profiterai de votre permission, major.

Et à la stupeur du respectable public, faisant claquer ses talons sur le sol avec cadence, il entama son numéro.

D'un coin à l'autre, ses pas sans appui le portent, avec le pommeau de la canne s'agitant comme un oiseau piégé dans ses mains, jouant avec un sombrero imaginaire, baragouinant une chanson en français :

*C'est si bon*

*Tout le monde*

*Tout le monde*

*Puteando por Paris*

*Avec ton vieux cabrón*

Nous éclatâmes tous d'un rire retentissant.

– Vive don Maurice Chevalier!, dit quelqu'un, et quand le vieux se tût et s'en retourna à sa place, plusieurs mains le malmenèrent joyeusement au passage.

Ainsi ce fut Maurice Chevalier jusqu'à cette nuit où revint à notre cellule le capitaine blond avec sa liste.

– Rodríguez, Francisco. Rebolledo, Juan, dit-il.

Personne ne répondit.

– Vous êtes sourds?, cria le capitaine et il répéta les noms.

– Ceux que vous cherchez ne sont pas ici, répondit un jeune.

– C'est ce que nous allons voir immédiatement, lui répondit le capitaine en le fixant. Tout le monde avec sa pièce d'identité à la main.

– Ils nous ont pris nos papiers, dit le jeune.

– Nous allons voir cela. Celui qui a ses papiers et refuse de nous les montrer ne verra pas le jour de demain.

Ils lui tendirent quatre carnets d'identité.

– Personne d'autre?, demanda le capitaine. Voyons ceux-ci.

Un carnet trembla dans les airs et tomba au sol, à ses pieds. C'était celui de Rodríguez.

– Comme ça ils n'étaient pas ici, hein!, dit le capitaine en fixant le jeune. Toi, l'intelligent, qui te crois capable de tromper l'autorité. Mets-toi à côté de Rodríguez, enculé!

L'homme marcha vers lui la tête basse. Le capitaine afficha son sourire ironique.

– Et maintenant, Rebolledo, dit-il. Rebolledo, ou alors trois d'entre vous.

– C'est moi, Rebolledo, dit le vieux.

– Ouvrier de la Siam di Tella?, demanda le capitaine en le parcourant du regard.

– Oui, monsieur, répondit le vieux.

– Et ton uniforme? Ceux que nous avons emmenés portaient leur uniforme.

– Je l'ai enlevé pendant le trajet...

– Dites-moi, don Juan, connaissez-vous cet homme-là?

– C'est mon fils, Gabriel Rebolledo.

– Parfait, don Juan, alors nous emmenons Gabriel Rebolledo. Vous, vous pouvez mourir de vieillesse.

– Non, monsieur, vous cherchez Juan Rebolledo!, cria le vieux en essayant de lever son morceau de canne.

– Vous me croyez idiot, vieil homme, grogna le capitaine en lui arrachant brusquement le morceau de canne de la main.

Le vieux chancela et son dos chercha un appui contre le mur.

– Emmenez-les, ordonna le capitaine.

– Transmettez mes affections à Rosalia, père, sanglota le jeune Rebolledo. Et aussi à la vieille.

– Ne pleure pas, Juanito, cria le vieux. Meurs comme un homme.

Le capitaine parvint à l'escalier.

– Deux minutes pour vous endormir, dit-il de sa voix dure.

### **La distribution de pain**

Profitant d'un moment d'inattention du sergent qui supervisait la distribution, il s'est glissé d'un coup deux pains dans la poche et peu après il s'en est enfilé un troisième.

Surpris, j'ai déplacé le panier d'un côté pour le protéger.

- Docteur, lui ai-je reproché, vous privez deux camarades de leur nourriture!

Il m'a regardé irrité.

- Ils sont habitués à la faim. Moi, non.

- Tous ont droit à une quantité égale de pain, lui ai-je rétorqué, troublé.

- Multiplie-les, m'a-t-il répondu. Il s'est retourné, a marché jusqu'à la galerie du stade et s'est assis en marge du groupe, regardant en direction de la porte.

## Nuit de chiens

*À M. A. Giella*

Je suis fou, donc il faut pas trop me prendre au sérieux. Ce village était bien tranquille et même si on se disputait à cause de la politique dans les bars et dans la rue, le sang n'avait jamais coulé pour autant. C'est pour ça qu'ils ont fait venir des gens de Santiago, parce que ceux d'ici n'auraient jamais fait ce qu'ils ont fait. Bien sûr que je suis fou. Le médecin l'a dit à ma famille, pas dans ces mots-là, mais c'est ce qu'il voulait dire. La maman de Pajarito Acuña est un peu dérangée elle aussi. Elle a dit à son Pajarito tête d'oiseau de ne pas rester prendre un coup jusqu'à si tard et m'a demandé d'aller le chercher juste avant le couvre-feu. Comment j'aurais pu lui dire non, parce qu'elle est ma marraine et qu'elle est si bonne pour s'en faire. Donc je me suis rendu au bar et Pajarito et Ramón étaient tous seuls en train de boire du vin et de chanter des tangos tristes. Bien sûr, Ramón n'avait pas de problème parce que c'était le propriétaire du bar et qu'il vivait sur place, mais moi je devais ramener Pajarito, saoul comme une botte, et Ramón continuait d'inviter, résultat, si vous voulez vous dormez sur les tables de billard et demain c'est dimanche et on ne travaille pas; prends un verre, mon Miguelito, là, on appellera les vieilles au téléphone plus tard, ou comme elles n'ont pas de téléphone on demandera au capitaine Romero qu'il les avertisse, il va passer dans pas longtemps pour s'arroser un peu le gosier. Et moi je sais ce qui se passe quand Pajarito a quelques verres dans le nez, il se rend pas compte que je le connais depuis qu'il est tout petit et que je sais qu'il est obstiné et qu'il cherche la chamaille. Moi je suis pas mieux, le docteur a dit à ma mère que j'avais l'esprit désordonné à cause de l'expérience de la vie. Maman dit que c'est ce qu'il a dit; c'est sûr qu'elle mêle toujours tout. Papa a dit que ça voulait dire que

j'étais fou et que c'était sûrement aussi bien pour moi, vu l'état des choses. C'est parce que j'ai dit au capitaine Romero que les gens de Santiago s'amusaient à tirer à la cible, et lui m'a répondu que j'étais pas sain d'esprit et que les gens de Santiago étaient presque tous des étudiants servant la patrie et que je ferais mieux de me la fermer parce qu'après tout, le nombre de victimes dans le village était d'à peu près trois, sans compter ceux de l'hacienda Los Naranjos et de la coopérative. Le capitaine est le petit-cousin de maman, et comme faveur elle lui a demandé de m'emmener voir le médecin de la tête aussitôt que je sortirais de l'hôpital et que de toute façon, je pouvais être sûr de rien et que les jeunes avaient commis une erreur parce qu'il y avait du brouillard cette nuit-là. Je suis sorti du bar avec Pajarito, parce qu'aussitôt que Ramón lui avait dit que le capitaine viendrait il s'était mis à dire qu'il allait lui parler des rumeurs qui couraient selon lesquelles le lieutenant Gatica avait fait fusiller le professeur Venegas non pas parce qu'il était socialiste, mais parce qu'il sautait sa femme. Non mais quelle grande gueule, Pajarito, comment tu vas demander ça à Romero, tu cherches le trouble c'est ce que je pense. Tu te rends pas compte que l'homme doit défendre l'honneur du corps des Carabiniers. Tu te rends pas compte que l'ordre est venu de Santiago, Pajarito. Bien sûr, tu te rends pas compte que le bonhomme est un peu simplet, si la madame Ester sortait le professeur par la fenêtre et qu'on entendait les cris jusqu'à l'autre bout de la rue, tu ne sais pas qu'ils disent que le lieutenant est aussi vite qu'un lapin. Ne discrédite pas l'autorité, Pajarito, disait Ramón. Donc valait mieux que je le ramène, avec le couvre-feu et tout, au pire on explique ça aux jeunes de la patrouille et ils peuvent comprendre. Il y avait un peu de brouillard et après avoir parcouru quelques mètres d'un bord et de l'autre, on a entendu le premier coup de feu. Tiens-toi bien, mon ami, que j'ai dit à Pajarito. Ne te laisse pas aller.



Je me suis replacé la ceinture de ma main libre et je me suis accroché un peu plus solidement à mon compagnon, mais en arrivant au coin de la rue on a trébuché contre le premier chien mort et on est tombés pleine face au sol. Le cœur m'est remonté aux lèvres et Pajarito à quatre pattes a soulevé la bête par la peau du dos, cabot démoniaque sans tête, il lui a glissé des mains, regarde comment ils ont explosé cette pauvre brute et tout le pavé couvert de sang sous le lampadaire. C'est sûr que c'est à rendre fou. Tout le monde enfermé dans sa maison et le village recouvert de brouillard avec ses lumières éparées et le bruit du moteur de la jeep venant de la place, et les rires des types de la patrouille résonnant dans les rues désertes, et au coin de rue suivant un autre chien mort, décapité, un chiot au poil laineux resté tout en boule, et mon compagnon qui affirme qu'il le connaît, ce défunt-là, que ça doit être Copito, le chien du magasin Rojas. Dépêche-toi, camarade, que je lui disais. Sans bruit et dans l'ombre, parce qu'avec des types comme eux on sait jamais. Regarde-moi les fils de pute, qu'il disait. Tuer des animaux innocents comme ça. Ça doit être pour se pratiquer à viser, que je lui ai dit. Vu qu'ici il s'est pas passé grand-chose. J'entends des voix, pendant ce temps il dit que comment c'est possible d'être aussi enculés, tu vois, c'est pour ça qu'il arrive ce qui est arrivé au lieutenant Gatica, qu'après ça ils baisent leurs femmes. Tais-toi, Pajarito, bon dieu, les murs ont des oreilles dans ce village et s'ils t'entendent c'est toi qui risques de te faire baiser. La mort avant tout, camarade. Vivre dans l'honneur ou mourir dans la gloire. En plus, dans ce village il y a juste des chiens et des incarnations de chiens qui sortent dans la rue après le couvre-feu, et il y a du brouillard à chaque sainte nuit, un brouillard laiteux pour que les saoulons de ce village perdent leur chemin. Baisse le ton, camarade, que je lui disais tout en essayant de le guider comme à l'époque où j'étais marin, vers une rue

latérale, derrière l'église, avec une chance telle qu'aussitôt qu'on quitte le trottoir on tombe sur un autre chien mort, et des coups de feu se font entendre pas très loin au moment où Pajarito tête d'oiseau se penche pour contempler avec stupéfaction le troisième décapité. La vache, mon frère, ils s'en prennent au meilleur ami de l'homme! J'entendais des hurlements de commandement et des rires et ensuite une fanfare militaire imitée par des bouches et des mains et des pets, prout-prout-prout, et des bottes cognant sur les pierres de la place et l'écho des fusils que l'on charge, des voix imitant des jappements de chien et résonnant dans la place vide et moi essayant de traîner Pajarito, essayant de déterminer où pouvait bien se trouver la jeep de la patrouille, apercevant à travers le brouillard la lumière jaune des lampadaires, tu te rends pas compte qu'il fait froid, Pajarito, collabore donc un peu, mon cher. Les Santiaguinos sont en train de déchiennier le village, camarade. Moi je fais l'innocent, j'entends des voix. Ça doit être les âmes des assassinés de Los Naranjos qui viennent faire leur tour, elles descendent de la grande colline dans la brume et vont se laver les pieds dans la rivière. Elles viennent régler leur compte aux fils de pute. On entend une décharge et Pajarito crie c'est bon ça suffit, salopards! Alors il se produit un silence et on n'entend plus que quelques gouttes qui tombent dans l'autre rue et nos pas humides et zigzagants, puis le moteur sombre de la jeep qui démarre et qui commence lentement à rouler, on les entend faire le tour de la place et au moment où on arrive au coin de la pharmacie ils nous ordonnent d'arrêter. Halte! Pajarito, tu te rends pas compte qu'on est dans la merde. Des jeunes costauds aux visages de bébés mal rasés, les yeux grands ouverts et souriant d'un air content. Regardez donc ces messieurs. Ils ont oublié le couvre-feu. Ils boivent des canons ici et là et sortent dans la rue à l'encontre des ordres du chef de la place. Ce sont sûrement des paysans.

Pardon, mon lieutenant, que je lui dis en faisant semblant d'être saoul. Alors Pajarito tête d'oiseau grande gueule, voir si ce milico tueur de chiens va être un lieutenant, il baragouine quelque chose en direction des gaillards qui sont descendus de la jeep et qui pointent un réflecteur directement sur le visage abruti de mon compagnon fauteur de troubles. Et moi qui suis peut-être fou mais pas imbécile, je la vois venir et elle vient. Bien sûr que je peux rien dire, parce que je l'ai promis à ma mère et au capitaine Romero. Donc la prochaine fois qu'on se promène dans la rue au milieu du brouillard et des chiens morts et des Santiaguinos, d'après ce que le docteur a dit à ma mère, ce sera par pur désordre de l'âme. Je crois qu'il a dit de la tête, à cause de l'énorme entaille que j'ai dans la tête. Je pense qu'ils ont dû diagnostiquer un désordre des plumes à Pajarito, vu comment il a fini. Mets-toi donc à voler, tête d'oiseau, qu'ils lui ont dit... Mais moi il faut pas me prendre au sérieux. Je suis fou et ma mère me garde à la maison et de temps en temps on sort et j'entends les gens dire, pauvre Miguelito, la balle l'a rendu idiot. Et moi je me dis, je suis peut-être fou mais pas idiot. J'entends peut-être des voix mais je n'écoute pas les niaiseries. Et si je suis fou c'est parce que mon père dit que c'est mieux comme ça, même si j'en ai marre, sept ans c'est beaucoup de temps passé à me mordre la langue. Mais ma mère dit qu'il vaut mieux que je me taise, et que si je parle tout seul, mieux vaut que ce soit dans ma chambre. Et j'en ai jusque-là de lui raconter la même histoire. Mais bon, que voulez-vous que j'y fasse, si je la raconte, c'est pas pour rien, c'est pour ne pas oublier qu'il y a des gens qui tuent des chiens et des oiseaux, et vous, il ne vous reste plus qu'à m'endurer, señora, vous ne voyez pas que je suis fou?

## Les mauvaises fréquentations

*À Grinor Rojo*

- Je ne peux rien faire pour toi, l'entendit-il dire contre son oreille. Son corps était engourdi, dépourvu de sensations, et le souffle tiède qui lui parvint avec ces paroles fut comme un coup de plaisir inespéré.

Il était le plus grand et le plus fort de la bande. Presque toujours, l'issue de la bataille se décidait à la faveur de son côté. S'il était un Indien, les Indiens gagnaient. S'il se battait pour la cavalerie nord-américaine, la tribu se faisait baiser héroïquement.

Ils jouaient dans l'entrepôt de l'usine de son père, le gros bonhomme le plus riche et le plus aimable du quartier, l'âne rempli de fric, qui avait commencé comme vendeur dans un petit kiosque roulant, qui était très bel homme, qui fit une affaire obscure, personne ne devient riche du jour au lendemain, mais qui ne perdit cependant jamais la tête : cela, il faut bien le reconnaître.

C'était une bande hétérogène : le fils de l'institutrice, les deux du chauffeur d'autobus, les trois d'un ouvrier textile, celui du commerçant du coin et celui d'un col bleu. Il aimait sa bande parce que sa supériorité y était reconnue. On obéissait à ses ordres, et s'il avait la main un peu trop lourde durant les interrogatoires, le plus vieux le protégeait. Il est encore jeune et se laisse emporter par l'atmosphère. Il a réussi avec mention ses cours à l'étranger. Il lui manque encore un peu d'expérience.

Un jour, il garda un Indien pendu par les poignets pendant près d'un quart d'heure. Son frère lui criait de le descendre et lui balançait des coups de poing et de pied, et l'autre répondait en le tenant par le cou au bout de son bras bien étiré, comme on tient un chien enragé. L'Indien pendait des poutres de fer du hangar, pleurant comme une

fillette parce que la corde était épaisse. Ils appuyaient la pointe d'un pistolet contre son nombril tendu, pour que tu comprennes qu'on ne plaisante pas avec la cavalerie nord-américaine. Lorsqu'il entendit que ses os craquaient, il eut peur et ordonna qu'on le descende. L'Indien balançait de la tête comme une poule sur le point de crever, entre reniflements et sanglots. Il les invita à manger, lui et son frère. C'était juste un jeu. Ils mangèrent dans la cuisine. Pour dessert, il leur donna du gâteau au chocolat, mais l'Indien se lamentait entre chaque bouchée, il secouait ses épaules et ses bras et ses poignets tuméfiés. Il doit être enrhumé, ce petit, remarqua la servante. Il a mal aux épaules. Son frère regardait apeuré. Il morve beaucoup, et elle lui donna deux aspirines avec du jus de citron. Puis ils allèrent regarder la télévision et n'y pensèrent plus. Il avait soif, mais on ne peut pas boire d'eau dans ces conditions, c'est la pire chose à faire. Non, un coca-cola, comme celui qui passe à la télé. La servante leur monta une bouteille de format familial. Elle riait de les voir ainsi dans l'obscurité, la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'écran. Ils n'ont pas l'habitude. Si vous parlez, vous serez jetés du groupe comme des tapettes, ici il faut se comporter en hommes ou bien retourner jouer à la poupée. La porte se referma d'un coup. Il reconnut immédiatement la voix aiguë. Il avait toujours eu honte de sa voix. Il pensait qu'il suffisait d'attendre qu'elle finisse de se transformer, mais il avait passé les quinze ans et elle était toujours criarde comme un sifflet.

L'Indien passa plusieurs jours au lit à se lamenter. Il a attrapé un rhume, disait sa mère. Ni lui, ni son frère ne dirent quoi que ce soit. Pourquoi tu ne parles pas, pour qu'on en finisse avec ça. Parle, parle, parle. L'autre ne le reconnut pas parce qu'il portait une capuche. Lorsqu'ils jouaient au *Lone Ranger*, il était Tonto. Parce qu'il n'avait rien dit,

pendant au moins un mois ils furent le duo de justiciers imbattables. Ils devinrent même un peu amis, et comme ils étudiaient au même collège, ils marchaient ensemble le matin. Lorsqu'il eut seize ans, son père, le gros bonhomme, acheta une maison à Viña del Mar. Les filles ont bien grandi et il veut les marier comme il faut. Trop de temps dans ce quartier et chez les bonnes sœurs, il leur faut plus d'ambiance. Là-bas, à la mer, elles vont nouer des liens. Il y a des gens élégants. Le bonhomme est loin d'être idiot, il renifle l'odeur du billet. Et pourquoi pas?

Tu n'as jamais été idiot, tu comprenais très bien ta situation. Ne fais pas l'idiot maintenant, ne joue pas les héros. Ce n'est pas que j'essaie de me faire remarquer, c'est qu'en réalité je n'ai jamais su comment conquérir une femme. Je ne sais pas m'y prendre avec elles, sans doute parce qu'elles sont du quartier et que je les connais depuis qu'elles sont toutes petites. Ils parlaient durant des heures ensemble, autour de la petite table de verre du jardin, leurs livres de mathématique ouverts devant eux. L'arrosoir tournait en projetant un éventail de jets d'eau qui rafraîchissaient l'air et les brins d'herbe du gazon. Parle, Indien, parle. Toi qui lis des romans, qu'est-ce qu'il faut dire aux femmes? Parle, parle. Son regard à lui se perdait entre les rosiers, la texture des pétales et le vert des épines. Ses yeux, tout à coup, se remplissaient de larmes. Qu'est-ce que la poésie?, me demandes-tu, tandis que tu cloues ta pupille bleue dans la mienne. Puis il racontait les aventures de Julien Sorel dans *Le rouge et le noir*. Les preuves sont nombreuses, tout te condamne. Parle, Indien, ne sois pas pédé.

Après le deuxième été à Viña del Mar, ils cessèrent de se voir. Des nouveaux amis arrivaient en voiture dans le quartier. Les fêtes de la bande l'ennuyaient. Les filles n'étaient pas très belles. À une époque il les avait trouvées jolies, oui, mais il faut

reconnaître que les filles des quartiers huppés comme Providencia sont bien plus belles. Tu dois le reconnaître. Lui, il aimait Inès à la folie, il n'y en avait pas de plus jolie. L'autre en avait été un peu amoureux aussi, mais ce fut lui qui la conquiert. « Ah, ma douce, ne pleure pas pour moi », et ils se marièrent. Quelle folie que ces lèvres, ces petits seins.

C'était le matin d'une journée froide et grise. Ils traversèrent le pont en direction de la gare de trains. Le fleuve Mapocho coulait, gonflé et trouble. Il portait une valise à la main. Il s'était rasé soigneusement et avait coiffé ses cheveux avec de l'eau et un peu de jus de citron. Une brise venant de la cordillère caressait la peau irritée de son visage.

Pendant un an, il fit des poids et altères au gymnase du Club espagnol, et il donnait de ces coups de poing au torse qui vous coupent la respiration. Parle, Indien. Il poussa son diaphragme vers le bas en avalant de l'air par la bouche et les narines. Fils de pute. Ne dis pas cela, tu sais bien que ça n'a rien de personnel. Pense à Inès et à ton fils, qu'est-ce qu'on va leur dire.

Ils étaient debout ensemble sur la balustrade, au deuxième étage du collège. Le soleil lui faisait plisser les yeux. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas parlé. Que penses-tu faire maintenant qu'on termine tout ça? Je vais postuler à l'université. Je croyais que tu allais travailler. Je veux étudier. Mais vous n'avez pas beaucoup de fric, non? Je vais passer l'examen. Mon père a dit que si tu voulais travailler avec lui... Dis-lui que si c'est pour l'été, je le remercie. L'autre jour ils ont fait une saisie chez vous, non? Les gens du revenu, non?

La situation est critique, pas vrai? Parle, Indien, parle. Et toi? Non, je l'avoue, je ne suis pas préparé et je ne veux pas échouer, je ne veux pas me couvrir de ridicule en

essayant et en échouant. Je veux être ingénieur. Oui, au collège militaire on peut suivre la formation d'ingénieur. Je ne t'imagine pas en uniforme. En vérité, je pensais que c'était différent, ça ne me plaît pas, ce sont des imbéciles, je pense que je vais me retirer. Je veux m'en aller.

Sa mère le prit par la main et l'éloigna de la rambarde du pont. Ils s'arrêtèrent à un feu rouge, puis ils traversèrent la zone des taxis. La gare voûtée et sale produisit en lui une étrange sensation de danger. Il serra la main de sa mère en passant sous la coupole de fer et de verre qui surplombait leurs têtes. Il pensa à Inès sans angoisse. C'est beau de voyager, de découvrir de nouveaux endroits, un autre ciel, de nouveaux visages, mais ça fait un peu peur aussi. La gare était semi-déserte. Les talons de ses bottes de cuir frappaient contre les carreaux et résonnaient contre les hauts murs, les coins et le toit.

Il avait dit : c'est moi, l'Indien, tu ne me reconnais pas? Un silence s'était alors produit. Il avait réussi à le désorienter, et quelques instants plus tard une nouvelle voix commençait l'interrogatoire. Il trouva une certaine force dans l'idée qu'il l'avait obligé à abandonner la pièce, qu'à l'instant où il s'était senti reconnu il avait chargé quelqu'un d'autre du boulot, parce qu'il n'osait pas interroger un ancien ami. Les coups l'envoyaient dans des zones obscures d'où il émergeait en pensant, au milieu des cris : « Il n'a pas osé. »

Sa mère lui avait dit un soir à la table : il faut bien choisir ses amis, pour ne rien regretter ensuite. Les différences sociales se remarquent quand on grandit, et un bon ami d'enfance peut se transformer en une mauvaise fréquentation plus tard. Ça lui était revenu à l'esprit lorsqu'il était rentré de son cours au Panama et qu'ils s'étaient rencontrés à la



fontaine de soda de Don Pepe, lorsqu'il s'était rendu compte que l'Indien frayait avec les marxistes à l'université.

- Laissez-le-moi, l'entendit-il dire au-dessus de sa tête, et il sentit qu'il lui plantait les doigts dans les pectoraux, tirant vers le haut pour les détacher. Il était nu sur la grille.

- Je ne peux rien faire pour t'aider. Je pense que ça suffit, avait dit quelqu'un, nous continuerons demain. Encore quelques minutes, avait répondu l'autre, il faut qu'il parle, il est sur le point.

Il crut que ses poumons allaient éclater. Les muscles sautaient sous sa peau comme des grenouilles affolées.

Parle, Indien, parle. Il sentit tout à coup que des doigts épais lui caressaient doucement les testicules. Il eut envie de pleurer, mais la peur l'en empêchait.

Aide-moi, s'il-te-plaît.

La mère acheta un billet de quai. Il tenait le sien à la main. Ils étaient en train d'accrocher la locomotive et deux hommes vêtus de combinaisons noires parcouraient la ligne des wagons avec une lampe, vérifiant qu'ils étaient bien arrimés. Il prit sa mère dans ses bras. Porte-toi bien, brosse-toi les dents le matin et le soir. Il ouvrit les yeux et vit venir son père et ses oncles et tantes. Le mécanicien laissa échapper la pression et il y eut un grand nuage de vapeur. Tout le monde le serrait et l'embrassait. Tandis qu'il montait le petit escalier, il le vit s'approcher. Il avait enlevé son uniforme et lui souriait. Eh bien, l'Indien, porte-toi bien, lui dit-il en posant une main sur son épaule. Merci, répondit-il vaguement.

Il accrocha son manteau au crochet près de la fenêtre et vit arriver Inès avec le petit. Le verrou s'était refermé, et même en y mettant toute sa force, il n'arrivait pas à le

déclencher. Il désira avoir un couteau. Ils frappaient à la fenêtre depuis l'extérieur. Il voulut changer de siège, mais lorsqu'il tourna la tête vers le couloir, il constata que dans la rangée d'en face, assis avec les mains croisées sur sa poitrine et le regard tourné vers l'extérieur, se trouvait son ami Anselmo.

Anselmo, s'exclama-t-il. Anselmo, tu es mort. L'autre paraissait ne pas l'entendre. Ils t'ont tué le premier jour.

Il se retourna vers la fenêtre et vit Inès, son fils et sa mère. Maman, cria-t-il. Je ne veux pas m'en aller. Il avait repris son manteau et sa valise et se dirigeait vers la sortie lorsqu'il s'aperçut que l'autre l'attendait et qu'il portait, de nouveau, son uniforme.

D'accord, l'Indien, tu gagnes, dit-il. Je vais te donner un coup de main.

Il enfonça le pic électrique dans la zone du cœur. À ce moment, le sifflet avait retenti et les roues de fer crissaient en se mettant en marche. La voiture s'élança. Il tituba. Il voyait des visages et des foulards lui disant au revoir derrière la fenêtre. Un autre sifflet retentit, accompagnant le rythme en *crescendo* des roues autour de leur axe. Les poteaux soutenant les poutres de la gare défilaient de plus en plus vite et disparaissaient dans la lumière. Un troisième sifflet se fit entendre.

Adieu maman, disent-ils que l'Indien a dit doucement.

## Portrait d'une dame

*Pour Valentina*

Lorsque les premières lueurs du jour filtrèrent timidement à travers la fenêtre, elle enfila soigneusement sa robe. À l'aide d'un ongle, elle nettoya les autres. Elle humecta de salive le bout de ses doigts et lissa ses sourcils. Tandis qu'elle finissait d'arranger ses cheveux, elle entendit les gardiens avancer dans le couloir.

Devant la salle d'interrogation, au souvenir de la douleur, ses jambes tremblèrent. Puis ils lui couvrirent la tête et elle traversa la porte. À l'intérieur s'élevait la même voix que la veille. Les mêmes pas que la veille qui s'approchèrent de sa chaise, apportant la même voix humide qui se colla à son oreille.

- Où en étions-nous hier, señorita Jiménez?

- Au fait que vous devriez vous rappeler que vous traitez avec une dame, répondit-elle.

Un coup lui traversa la figure. Elle sentit sa mâchoire se disloquer.

- Où en étions-nous, señorita Jiménez?

- Au fait que vous devriez vous rappeler que vous traitez avec une dame, répondit-elle.

## Le fleuve

*Pour A C. Boisier*

Lorsqu'elle quitta Talca pour se rendre chez son frère à Santiago, au début d'octobre, elle avait écrit quelques lettres à Juan lui expliquant qu'elle était enceinte. Il n'avait pas

répondu pour des raisons évidentes, et même si elle savait qu'il lui serait impossible de lui répondre, elle se sentait un peu contrariée qu'il ne lui ait pas fait parvenir un message, une note, un baiser, quelque chose. Son frère lui raconta qu'il était passé par la maison un jour, au milieu du mois, pour dire qu'il allait bien et qu'on lui pardonne pour ce qu'il était en train de faire. Il lui raconta aussi qu'il paraissait nerveux, qu'il lançait des regards apeurés autour de lui. Elle pensa que c'était sans doute à cause de ses préoccupations et d'un manque de sommeil. Son frère l'informa qu'apparemment il avait été assigné au secteur de la gare Mapocho et elle décida, après une semaine, d'aller faire un tour là-bas, au cas où la Vierge l'aiderait à le retrouver.

Après avoir marché pendant une heure devant la gare, traversé le pont de l'avenue Independencia et observé avec méfiance les eaux troubles et gonflées du fleuve Mapocho, elle pénétra dans la pénombre fraîche de l'église des Carmélites et pria pour la santé de Juan et de son fils. Elle sentit une espèce de fatigue et se dirigea vers un café situé au coin de la rue Bandera pour boire un lait fouetté à la banane.

Le gros barman qui y travaillait semblait de bonne humeur, et il la gratifia d'un sourire pendant qu'il préparait son lait fouetté et blaguait avec quelques amis en train de déguster un plat de viande grillée au comptoir. Il était environ deux heures de l'après-midi et le juke-box jouait une valse péruvienne qu'étouffait le bruit de la circulation de la rue. Elle alla s'asseoir avec son verre à une table près d'une fenêtre qui donnait sur la gare. Elle prit une longue gorgée et sentit la mousse autour de ses lèvres. Elle tourna la tête de côté et découvrit son reflet dans la vitre, diffus, imprécis, mais sur lequel on devinait tout de même la moustache blanche laissée par le lait et qu'elle fit rapidement disparaître avec sa langue. Elle entendit les éclats de rire du gros barman et de ses amis et

pensa, pendant un instant, qu'ils riaient d'elle. Contrairement à ceux-là, la plupart des habitués du bar paraissaient tendus, leurs visages étaient fermés et leurs épaules affaissées. La même atmosphère que dans notre maison de Talca, pensa-t-elle. C'était pour cette raison aussi qu'elle avait voulu venir à Santiago. Il lui était devenu difficile de supporter son père lorsqu'il se soulait le soir venu et qu'il commençait avec ses malédictions et ses rancœurs, qu'il se frappait la tête contre la table jusqu'à ce que sa mère le conduise dans son lit et que sa sœur aînée se mette à pleurer, assise dans un fauteuil dans le coin de la pièce.

Comme un écho à ses pensées, une autre valse avait commencé à jouer, et l'homme qui l'avait mise était retourné à sa chaise, d'où il la regardait. Elle aimait bien les valses, mais en réalité elle préférait les Beatles. L'homme qui la fixait ressemblait un peu à Juan. Pas tellement son visage; cependant il possédait le même corps, maigre et solide à la fois.

Elle crut qu'il l'observait à cause de la blouse un peu hippie qu'elle portait. Puis, elle pensa qu'il avait dû remarquer sa grossesse, bien qu'elle ne fût même pas encore à trois mois et que son corps ne lui semblait pas avoir changé. Elle lui sourit, timidement, légèrement, comme geste de courtoisie. Il ne lui retourna pas son sourire. Elle se rendit alors compte qu'en réalité, il ne la regardait pas vraiment, il avait simplement la tête tournée dans sa direction et rien de plus. La valse cessa brusquement et presque aussitôt, elle entendit des cris en provenance de l'autre côté de la rue et puis un coup de feu. Elle prit son verre et alla se réfugier près du comptoir. « Ne vous en faites pas, c'est juste une inspection », dit le gros barman, qui semblait connaître la routine. Contre le mur de la gare étaient adossés côte à côte des hommes et des femmes, les pieds et les mains écartés,

en attente de subir une révision. On les descendait d'un bus rempli de passagers et bloqué à l'avant par une automobile. L'homme des valses regardait en direction de la rue avec des yeux dilatés. Elle retourna s'asseoir et remarqua qu'une petite valise délabrée était posée contre la chaise de l'homme. Au même instant, on entendit le klaxon aigu d'une jeep qui tentait de se frayer un passage au milieu de la circulation paralysée. Elle regarda à travers la fenêtre le véhicule qui s'avancait et crut apercevoir Juan assis aux côtés du conducteur, un fusil entre les jambes, le visage diffus à cause du soleil et de la distorsion du pare-brise. Elle essaya de courir vers la porte et entendit le gros barman crier derrière elle. Elle se rappela qu'elle n'avait pas payé l'addition, et vit la jeep disparaître dans une rue plus basse au milieu des coups de klaxon et des crissements de pneus. Elle s'immobilisa à mi-chemin, paralysée, tremblante, gagnée par une irrésistible envie de pleurer. « Peut-être que ce n'était pas lui », pensa-t-elle tandis qu'elle retournait à sa table.

Quelques instants plus tôt, elle avait demandé à l'un des gardes de la gare s'il connaissait un Juan Ramón López, et celui-ci lui avait répondu que le nom lui disait quelque chose, mais qu'il ne comptait pas parmi ceux assignés à la gare, et ajouta qu'il allait s'informer auprès des autres et que si elle revenait demain il pourrait lui donner des nouvelles. Après il lui avait demandé si elle se sentait délaissée et elle était partie en le laissant parler tout seul.

Regardez, regardez comment ils emmènent ce type!, cria le gros barman en s'approchant de la fenêtre d'un petit pas léger. Ses amis le rejoignirent et s'esclaffèrent à la vue d'un jeune homme que l'on emmenait par les cheveux et à coups de pied au cul, regardez!, le jeune se recroquevillait pour se protéger des coups et chancelait en agitant

ses bras comme un oiseau grotesque. Les autobus qui passaient masquaient momentanément le déroulement de la scène et le barman et ses amis se soulevaient sur la pointe des pieds et cherchaient, curieux, bougeant la tête pour ne perdre aucun détail. Une femme d'une quarantaine d'années, assise dans le coin le plus reculé du bar, leur demanda s'ils n'avaient pas honte de rire ainsi du malheur humain. Le barman reprit son sérieux, se tourna vers elle et la regarda en silence. Il avait la chemise collée au dos et recouverte d'une grande tache de sueur. D'une voix tranquille, il répondit à la femme qu'elle ferait aussi bien de se taire, parce qu'il pourrait bien lui arriver la même chose qu'à ce type, et que si les autorités agissaient de la sorte ce n'était sûrement pas pour rien. La femme se leva prudemment, paya et s'en alla. Elle n'avait pas voulu regarder parce qu'elle commençait à se sentir nerveuse, mais elle avait remarqué que l'homme des valse ne quittait pas la scène des yeux. Lorsqu'un camion arriva finalement et emmena ceux qui se trouvaient contre le mur, et que tout parut redevenir normal dans la rue, l'homme retourna à son café et le termina d'un trait.

À présent, tous parlaient à voix basse dans le bar. Le barman vint vers elle avec le mélangeur à la main et lui servit le reste du lait à la banane. Merci beaucoup, lui dit-elle. De rien, señorita, lui répondit le gros. Sapristi qu'il est généreux, ce bonhomme, s'exclama l'un des amis. Il a vraiment un cœur d'or.

En face d'elle, l'homme s'était allumé une cigarette et, en le voyant fumer ainsi, il lui sembla que, d'une certaine façon, son visage pâle aussi rappelait celui de Juan, lorsqu'il avait les cheveux longs. À cette pensée, une sensation de bien-être lui parcourut le corps. C'était étrange de se sentir ainsi, comme un peu idiote, souhaitant que l'homme la découvre et, peut-être, vienne converser un moment avec elle et lui prenne la main

durant quelques secondes, comme un ami, ou qu'il lui caresse les cheveux avec juste la tendresse dont elle avait besoin, rien de plus, pour qu'elle puisse lui parler de son copain Juan, de comment il avait toujours été bon pour elle, même s'il se comportait à présent de manière ingrate, et de comment ils se ressemblaient tous les deux, surtout lorsqu'ils fumaient et tournaient la tête ainsi, de côté. Mais à ce moment, l'homme se leva et laissa l'argent du café sur la table, et elle cessa de rêver et le regarda ouvertement pendant qu'il ramassait sa petite valise et replaçait de sa main libre la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. Et à cet instant où il dégagait son visage, ses yeux la trouvèrent et s'attardèrent sur sa figure ouverte et amicale. Elle sentit qu'elle avait dû faire naître chez lui une vague sympathie parce que ses yeux s'illuminèrent, il lui sourit et lorsqu'il entrouvrit les lèvres elle put remarquer qu'il lui manquait deux dents de devant, et tout à coup son estomac se noua et sûrement qu'elle fit une sorte de grimace parce que les yeux de l'autre s'éteignirent et sa bouche se tordit en une expression amère. Elle eut honte de sa réaction et tourna la tête juste au moment où la porte du bar s'ouvrait pour laisser entrer deux hommes, le veston au bras et les manches de chemise relevées, qui se dirigèrent immédiatement vers le gros barman. Celui-ci leur parla à voix basse depuis l'arrière du comptoir. L'homme des valse passa près d'eux, marcha en direction de la porte, et elle nota un léger boitement qu'elle n'avait pas remarqué avant, peut-être dû à son empressement ou à sa façon de porter sa valise. Elle le vit passer dans la rue, devant la fenêtre, et se diriger vers le fleuve. Les deux hommes sortirent derrière lui.

Cette nuit-là, elle rêva à Juan. Ils étaient à la campagne, sous les arbres, et lui, allongé à ses côtés, lui caressait le ventre pendant qu'elle écoutait les bruits de l'intérieur de la terre, un fleuve au loin, et elle savait que près d'eux il y avait une fourmilière et elle



tentait de se relever mais elle ne pouvait pas, elle essayait de dire à Juan que les fourmis voulaient emporter le bébé, mais elle ne pouvait décoller ses lèvres, elle ne pouvait que gémir et lui continuait de la caresser, puis il sortait un morceau de pain sucré d'un sac et lui offrait et elle voulait lui dire de le ranger, parce que les fourmis viendraient, parce qu'elle pouvait les sentir monter sur ses jambes, Juan avait posé le morceau de pain sur son ventre et elle n'arrivait pas à ouvrir la bouche, ni à se lever, ni à faire quoi que ce soit.

Le jour suivant, elle se réveilla tôt et ouvrit la fenêtre pour que la brise vienne dissiper les restes de son rêve et l'impression lointaine des camions passant devant la maison au milieu de la nuit. Le ciel était d'un bleu éclatant, plein de lumière et d'air pur. Cela la mit de bonne humeur. Elle se dit que c'était une journée magnifique et que sans doute c'était de bon augure pour elle. Elle prit une grande inspiration et se dirigea vers la salle de bain.

Pendant qu'elle se brossait les dents, elle regarda dans le miroir sa bouche remplie de mousse et sentit une nausée. Elle pensa que ça devait être le dentifrice et se rinça la bouche rapidement, puis elle se souvint que quelqu'un lui avait dit que durant les trois premiers mois d'une grossesse il était normal d'avoir des nausées, et que le mieux dans ces cas-là était de manger un fruit. Elle fouilla dans la cuisine mais ne trouva rien d'autre que des citrons. Alors elle se prépara un thé et mit à griller un morceau de pain de la veille. Pendant qu'elle mangeait, elle se rappela de son rêve et de l'homme des valse. En réalité, elle n'était plus certaine si c'était à Juan ou à lui qu'elle avait rêvé. Elle pensait à cela lorsque la voisine frappa à la fenêtre pour lui demander un peu de sucre, qu'elle lui rendrait plus tard, et elle lui en donna avec plaisir et termina ensuite son thé. Au moment

où son frère se dirigeait vers la salle de bain, elle prit son sac à main et sortit dans la rue, qui commençait à se remplir de passants.

À son arrivée à la gare, elle remarqua une grande agitation. Il y avait trois camions militaires et l'on entendait les ordres, les courses et le bruit des talons frappant le sol, la formation en rangs et les cris et la présentation des armes, les passants un peu confus essayant de presser le pas et quelques femmes applaudissant les soldats. Elle replaça rapidement ses cheveux et s'approcha d'un jeune garde à la mine effrayée. Elle lui demanda s'il connaissait un Juan Ramón López et il lui répondit qu'elle ferait mieux de parler au sergent. Elle insista pour savoir s'il y avait un López parmi ceux qui étaient assignés à la gare et il lui répondit : pas que je sache. Alors elle alla demander à un homme qui pouvait être le sergent et ce dernier lui demanda d'où venait le López en question, et elle répondit de Talca, et il lui dit que ceux de Talca avaient été transférés au secteur est de la ville. Elle le remercia et resta figée sur place un moment, ne sachant pas quoi faire. Elle avait envie de pleurer mais elle se retint.

Finalement, elle pensa que le mieux, après tout, serait d'attendre qu'il passe par la maison de son frère, et que sinon elle irait au Ministère de la Guerre pour qu'ils lui disent où il se trouvait. À présent, elle essaierait de ne pas trop s'en faire. Elle irait au marché de la Vega acheter des fruits pour avoir un remède contre les futures nausées.

Elle arrivait au pont d'Independencia lorsqu'elle aperçut un camion de pompiers, deux échelles que l'on descendait vers le lit de la rivière et un groupe de personnes pressées contre la rambarde que les soldats commençaient à faire circuler. Elle pressa le pas, traversa la rue jusqu'au trottoir où se tenaient les gens et regarda en direction du fleuve. En dessous du pont se trouvait le corps d'un jeune homme, tendu dans l'eau, le

visage tourné en direction du ciel avec l'air d'être en train de dormir. Le courant sale du Mapocho dessinait son contour et créait des petits tourbillons autour de ses mains. Il était très pâle et sa bouche était contractée en un rictus qui laissait voir qu'il lui manquait les dents de devant. Quelques mètres plus loin, on voyait une petite valise délabrée que la rivière tentait d'arracher au tas de déchets où elle était restée coincée. Sur la rive, quelques pigeons se promenaient, indifférents. Elle pensa que ce visage ressemblait à celui de l'homme des valse, et peut-être aussi à celui de Juan, même si tout à coup elle eut l'impression qu'elle ne se souvenait plus exactement de comment était le visage de Juan. Un soldat s'approcha d'elle et lui demanda de circuler et elle sentit son estomac se serrer, et en pressant sa main sur son ventre elle se rendit compte pour la première fois qu'il commençait à grossir. Alors elle décida qu'elle irait à la Vega acheter des fruits et que plus tard elle passerait par l'église des Carmélites allumer un cierge pour que la Vierge protège son bébé, et Juan et elle, et aussi, si possible, l'homme des valse.

### **Inoportun**

*Pour Cristóbal*

La belle idée qu'il a eue, le petit prince, de les obliger à sortir dans la rue en plein couvre-feu. Et tous morts de trouille, dans une voiture avec un grand drapeau blanc.

Les patrouilles sont déchaînées, tirant à gauche et à droite sur tout et n'importe quoi, et lui n'a pas pu patienter jusqu'au matin.

Son oncle conduit très lentement. Son grand-père a pris la main de sa mère dans la sienne et elle a posé son autre main à peu près à la hauteur de ses petites côtes. Son père n'est pas là, mais tous s'entendent pour dire qu'il va certainement tenir de lui. Parce que voyez comment le petit fripon a décidé de naître à cette heure précise, comme si tout allait le plus normalement du monde autour de lui.

### La séduction

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi une femme aussi belle que toi ne s'est pas mariée, dit-il en projetant des petits anneaux de fumée vers le plafond de la chambre, plongée dans la pénombre. Elle laissa échapper un petit grognement. Il plaça les deux coudes près de son corps, appuya sa joue dans l'une de ses mains et se mit à observer son profil exténué. Mais bien sûr, dit-il d'un air résigné, tout en lui caressant les mamelons du bout des doigts. Tu ne crois pas au mariage.

Elle était nue, la lumière qui venait d'un côté épousait les contours quasi parfaits de son jeune corps et semblait embraser son pubis châtain. De la pièce voisine parvenaient des bribes de l'ouverture de l'opéra *Guillaume Tell*. Elle paraissait endormie, mais il la savait toujours attentive derrière ses paupières closes.

De bonne famille et aussi belle. Quel gaspillage. Mais bien sûr, continua-t-il. Le mariage est une institution bourgeoise, non? Il tira une autre bouffée de cigarette. Si tu veux tout savoir, je t'avoue que dans d'autres circonstances, même moi je me serais marié avec toi, déclara-t-il en lui prenant la main. Elle exhala bruyamment et força une

grimace en guise de sourire. Alors lui s'énerva tout à coup. Qu'est-ce qui te fait rire? hurla-t-il, et il la frappa au front.

Elle ouvrit les yeux avec rage et releva la tête. Plutôt mourir, compris? lui lança-t-elle de face. Il lui enfonça les ongles dans les seins et les tira vers lui. Mais tu avais un fiancé, ou un compagnon devrais-je plutôt dire. Le sergent m'a dit que tu n'étais pas vierge, que tu avais déjà servi. Parce que tu croyais en l'amour libre, hein? Sans Dieu ni loi, hein? Parce que pour vous il n'y a pas de décence, hein? Ni valeurs, ni rien. Il se leva en repoussant violemment la chaise et la regarda avec dégoût. Nous allons t'en donner, de l'amour libre, sale merde.

Il commençait à défaire sa ceinture lorsqu'on l'appela depuis l'autre côté de la porte. Lieutenant, nous avons un problème. On entendait le bruit d'une douche. Il s'interrompit, et le geste énergique de sa main resta suspendu dans les airs. Désolé, patron. Il marcha jusqu'à la table en lâchant un soupir résigné, prit la cigarette, en tira une dernière bouffée et l'éteignit sur la poitrine de la femme, entre les seins. Ne pars pas, je reviens, lui susurra-t-il doucement lorsqu'elle eut cessé de crier.

### **Ornithologie**

- Avez-vous vu mon oncle Augustin?, crie doña Isabel aux passants qui la croisent.

- Avec une chaussette et un mocassin!, lui crient les enfants depuis l'autre côté de la rue.

Tous les matins à dix heures, elle sort de sa maison, toute bien mise avec manteau et sac à main, et s'arrête au coin de la rue devant le magasin de don Benito, à l'arrêt de bus, serre son sac à main contre elle et, lorsque les gens descendent du bus ou traversent la rue pour se rendre chez le commerçant, elle prend une voix de vieux perroquet et crie :

- Avez-vous vu mon oncle Augustin?

Les gamins qui se rassemblent de l'autre côté de la rue pour passer le temps lui répondent en chœur :

- Avec une chaussette et un mocassin!

Elle les laisse continuer leur petit jeu, mais à un certain moment, peut-être lorsque le soleil de la mi-journée commence à lui brûler le crâne, elle perd patience et se met à leur balancer des pierres pendant que sa voix antique entame le rosaire des sales mêmes petits fils de chienne; et c'est comme si ça lui faisait du bien parce qu'ensuite, elle s'en retourne chez elle en répétant plaintivement « Augustin, Augustin », puis referme la porte jusqu'au jour suivant.

- Qui crache en l'air le reçoit sur la tête, dit ma mère d'un ton froid lorsqu'elle la croise au coin de la rue.

-Dieu punit, mais pas à coups de bâton, lui répond ma tante.

Elle avait une réputation de femme difficile, doña Isabel. Son mari l'avait abandonnée quand Augustin avait quatorze ans. Elle voulait qu'il soit un prince et le retirer de l'école publique pour le mettre au collège anglais.

Don López était ouvrier de la construction, monteur de structure et chef du syndicat; il s'éreintait au travail et se plaignait que lorsqu'il rentrait à la maison, elle lui servait à manger en rechignant et commençait avec le fric par-ci, le fric par-là, que ça

n'est pas une vie, une chance que mon pauvre père est décédé, comme il souffrirait de nous voir ainsi, moi et son petit-fils à qui je ne permettrai pas de devenir ce que tu es.

Don López aimait bien aller au stade avec son Augustin les dimanches, l'emmener aux rassemblements et s'arrêter ensuite dans un restaurant sur Arturo Prat ou Bandera pour lui payer un bon sandwich steak-avocat avec un coca, pendant que lui buvait une bière. Il aimait converser avec son fils, parce qu'Augustin était au collège et que même s'il n'était encore qu'un adolescent, on pouvait en apprendre de lui et lui en apprendre aussi.

Doña Isabel aimait l'emmener à l'église pour la messe du dimanche matin, elle l'obligeait à saluer les épouses des riches commerçants du quartier, lui choisissait ses amis et le coiffait à la gomina. Elle se disputait avec don López parce qu'il l'emmenait au football et, pire encore, aux défilés politiques. Il sera un libéral comme son grand-père, ne me parle pas de socialistes. Tais-toi, tu n'y connais rien. Doña Rosita dit que c'est criminel d'impliquer un enfant en politique. Augustin est un homme.

La situation éclata lorsqu'Allende fut élu et que don López sortit avec son Augustin et un drapeau, s'époumonant sans retenue à une heure du matin, et marcha en direction de la Fédération des étudiants pour célébrer l'élection du Président.

Ce fut un tapage de caquètements et de pleurs et pendant un mois, les nuits ne furent qu'affrontements, jusqu'à ce que don López quitte la maison. Augustin demeura avec sa mère, par compassion.

Durant les trois années qui suivirent, doña Isabel s'impliqua dans l'opposition, d'abord timidement, puis il lui poussa des ailes et elle devint membre du Parti national. Elle prit la tête des « Femmes démocratiques » et on dit qu'Onofre Jarpa vint un jour la

visiter chez elle. Elle acquit une démarche d'autruche. Au magasin, elle racontait qu'elle avait jeté don López dehors parce qu'elle ne voulait pas partager son lit avec un rouge.

Augustin se maintint dans un entre-deux. Je sais, je sais, mais je ne m'en mêle pas, disait-il. Il avait toujours l'air de vouloir s'esquiver.

- C'est un pédé, disait mon frère.

- Avec la mère qu'il a, répondait ma mère.

- Et après ça...

Il faut essayer de s'imaginer la scène lorsqu'ils l'arrêtèrent à l'université pour avoir distribué des pamphlets contre le gouvernement militaire.

- Ça ne peut pas être mon fils, répondit doña Isabel à celui qui vint le lui raconter.

Puis, trois jours passèrent sans qu'Augustin ne rentre à la maison et elle dut se rendre à l'évidence.

Elle sortit par une matinée d'automne avec manteau, sac à main et talons hauts, le visage bien maquillé. Elle passa par le magasin pour acheter des cigarettes et dire qu'il s'agissait d'une erreur, qu'elle ferait intervenir ses contacts. Elle s'engouffra dans la rue et commença son pèlerinage à travers casernes, commissariats et prisons.

- Je cherche un jeune homme qui s'appelle Augustin López, étudiant en ingénierie, arrêté par erreur puisqu'il n'a jamais été impliqué dans quoi que ce soit.

Au début, ils lui répondirent parce qu'elle était bien vêtue. Je suis une amie d'Onofre Jarpa, je lui ai téléphoné pour clarifier tout cela, mais il est en voyage aux États-Unis.

Après deux mois, ils la jetaient dehors sans ménagement ou ne la laissaient pas entrer.



- Avez-vous vu Augustin?

- Sortez-moi cette vieille d'ici!, criait l'officier de garde.

Ce fut au neuvième commissariat, après six mois de recherches infructueuses, que ses déambulations prirent fin. Là-bas, elle rencontra le sous-officier Retamales, originaire de la campagne autour de Chillán, transféré à la capitale en récompense de son mérite.

Un groupe de flics conversait autour de la porte du commissariat lorsqu'elle arriva. Elle marchait d'un pas rapide de perdrix, le sac à main serré contre elle. Elle voulut entrer, mais les gardes l'expulsèrent à coups de crosse. Ceux qui conversaient la regardèrent en souriant.

- Elle vient ici tous les jours. Elle est folle, cette vieille! Vaudrait mieux lui tirer une balle. Avez-vous vu Augustin, avez-vous vu Augustin!

Alors un visage joufflu et amical se détacha du groupe et apparut devant elle : le sous-officier Retamales.

- Mais pourquoi ne pas l'avoir mentionné plus tôt, señora! Vous cherchez le fameux oncle Augustin?

- Non, je cherche Augustin López, mon fils, il est étudiant.

- C'est ce que je vous dis, l'oncle Augustin.

- Qui est l'oncle Augustin?

- Celui que vous cherchez. Il est connu comme l'oncle Augustin.

La femme jeta son sac à main et sauta au bras de l'officier.

-Vous le connaissez?

- Demandez, demandez : Avez-vous vu mon oncle Augustin?

- Où est-il?

- Si vous ne demandez pas, je ne vous comprends pas.

- Avez-vous... Avez-vous vu Augustin?

- Mon oncle Augustin.

- Avez-vous vu mon oncle Augustin?

- Vous savez, señora, il existe dans ma région un petit oiseau qui chante ainsi :

Avez-vous vu mon oncle Augustin?

Le groupe de carabiniers partit d'un grand rire. Le sous-officier fit mine de croasser et les autres lui répondirent en chœur.

- Avec une chaussette et un mocassin!

- Je viens de la campagne, señora, je suis un paysan, je comprends les oiseaux mais vous, je ne vous comprends pas.

Alors elle lança dans un glapisement : « Avez-vous vu mon oncle Augustin? »

- C'est un peu mieux, oui, un peu mieux..., répondit le sous-officier en ramassant le sac à main. À présent, rentrez chez vous et pratiquez-vous bien. Je crois que je sais qui vous cherchez, mais je ne vous comprends toujours pas.

Durant deux semaines, la femme retourna au commissariat. Sa voix se faisait chaque jour plus pointue. Elle arrivait timidement et les gardes faisaient mine de rien. Elle s'arrêtait à la porte et ses yeux parcouraient l'obscurité de la cour du commissariat. Lorsqu'elle apercevait Retamales, elle l'appelait. Il lui faisait signe d'attendre. Elle voyait des ombres s'assembler dans la cour. Retamales apparaissait.

- Avez-vous vu mon oncle Augustin?

- Avec une chaussette et un mocassin!, lui répondaient-ils en chœur depuis la cour.

Ce fut ainsi jusqu'au jour où le sous-officier sortit dans la rue d'un pas ferme et parla d'une voix cassante.

- Vous savez quoi, grand-mère, pour que vous vous teniez tranquille et que vous ne reveniez plus, je vais vous raconter la suite de l'histoire. L'oiseau dont je vous ai parlé cherche son oncle depuis très longtemps, depuis avant la naissance de mon arrière-arrière-grand-père. Si lui, qui l'a cherché pendant toutes ces années, ne l'a pas encore trouvé, ça me paraît difficile que vous réussissiez. Donc maintenant foutez-moi le camp, et que je ne vous reprenne pas à venir nous emmerder ici.

On raconte qu'elle resta comme une demi-heure clouée sur le trottoir, puis qu'elle fit demi-tour pour s'éloigner à grandes enjambées de héron, et que lorsqu'elle parvint au coin de la rue, en voyant une femme qui ramenait son fils du collège, elle lança son premier « Avez-vous vu mon oncle Augustin? » pour le grand public.

## **Rage**

Jorgito s'est mis à aboyer, à hurler furieusement à cause du mal de tête, à avoir des spasmes, à cracher de l'écume. Tout ça parce que le bon docteur Zangallini lui a fait quelques piqûres dans sa cellule. Quelques jours plus tard, il a disparu de Villa Grimaldi. Espinoza prétend qu'il s'est échappé.

- Si c'est pas bizarre, disait l'un des gardiens. Recevoir une injection et se transformer en chien errant.

## **Immolation**

Son mari, elle ne le comptait pas parce qu'il l'avait abandonnée deux ans plus tôt, lorsqu'il était parti avec une femme plus jeune.

Son fils aîné, son préféré, ils l'avaient emmené le deuxième jour, et bien qu'elle eût remué ciel et terre, pleuré et imploré tous ses contacts, elle n'avait pas réussi à le retrouver.

Sa fille se perdit une nuit. Cette fois, elle eut plus de chance, son corps réapparut à la morgue de l'hôpital J. J. Aguirre.

Alors elle décida d'envoyer le plus jeune vivre dans le sud du pays avec ses grands-parents. Elle le déposa à la gare d'autobus par un après-midi pluvieux.

Quant à elle, elle rentra à la maison en marchant tranquillement. Elle changea ses vêtements trempés, s'assit dans un fauteuil, devant la télévision, et se laissa mourir à cet endroit même, le quatrième jour, à l'heure des informations.

## **Relations**

Il m'a dit que j'étais un alarmiste et je lui ai répondu qu'il était aveugle. Il m'a dit que si c'était ainsi, les plus hauts dirigeants sauraient remplir leur devoir et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Je lui ai répondu que sa position était typique de ceux qui croient que tout se résout par en haut et que ça me paraissait tout à fait irresponsable. Il m'a dit que c'était encore plus irresponsable de foutre la merde et de semer le doute partout. Je lui ai

dit que c'était de la connerie que de conduire les gens à l'abattoir en utilisant le mensonge blanc d'un projet idéologique dépassé. Il m'a dit que des attitudes comme la mienne conduiraient à la catastrophe et qu'un jour nous serions jugés. Je lui ai finalement dit qu'il aille se faire foutre. Nous ne nous sommes plus reparlé depuis ce jour.

Hier j'ai su qu'il se trouvait dans la cellule d'à côté, et ce matin je l'ai vu lorsqu'ils nous ont sortis dans la cour. Nous ne nous sommes pas salués, mais je sais qu'il me regardait. Moi aussi je l'ai observé du coin de l'œil. Sa santé paraissait s'être détériorée, tout comme la mienne.

### **Le retour à la maison**

*Pour Vasco Silva*

Martínez fut remis en liberté par un jour plutôt triste, vers la fin octobre, après les secousses. Le printemps était peut-être arrivé, cependant le ciel se déployait gris comme un drap sale au-dessus de Santiago et le sol était noirâtre à cause de la bruine tombée le matin. Lorsqu'il commença à marcher sur l'avenue Campos de Deportes, en s'éloignant du stade, il se souvint du tango : quelle envie de pleurer, en ce gris après-midi, et il lui vint une incontrôlable envie de rire, une soif d'accélérer le pas et de rire, d'éclater de rire en courant et sauter et pisser de rire, tellement qu'il dût s'arrêter près d'un arbre pour reprendre son souffle. Il remarqua alors que les gens le regardaient comme s'il était ivre, et lui, ne pouvant leur expliquer ce que signifiait sortir de l'enfer, fit un effort pour regagner ses esprits et retrouver le souvenir de la démarche digne qui le caractérisait

lorsqu'il était le Dr. Martínez, élégant et bien en chair, l'un des jeunes chirurgiens les plus respectés de l'hôpital San Juan de Dios. Pendant près de deux mois, il n'avait été rien du tout, une cochonnerie étendue au fond d'un vestiaire, et cela lui avait donné une perspective différente sur la dignité et la fierté. À présent il souhaitait marcher et voir des gens marcher, et des chiens et des arbres et des oiseaux et des voitures.

Personne ne l'attendait à sa sortie, parce que sa famille vivait en région et qu'apparemment, ils n'avaient pas été mis au courant de ses problèmes. En réalité, cela était à moitié vrai. Le fait est que depuis trois ans, les liens se trouvaient coupés à cause de certaines offenses mutuelles d'ordre politique. Les Martínez étaient entêtés, inflexibles, et bien qu'il se considérât comme un homme d'esprit ouvert, au fond, il se savait héritier de ces traits de caractère. D'un autre côté, comme toute chose possède ses avantages, il pensait que c'était un soulagement que d'éviter ces pleurs et ces scènes de retrouvailles dramatiques, parce que sans aucun doute cela cadrerait mieux avec sa personnalité que de s'en aller ainsi avec la fluidité d'un acte routinier. Donner à l'incident l'aspect d'une anecdote désagréable, comme lorsqu'il était retenu dans les corridors de l'hôpital par les membres de la famille d'un patient mourant et qu'il fallait donner des excuses vagues, parce que personne n'aime entrer dans les détails dans de telles situations, et continuer la vie normalement. Cependant, tandis qu'il marchait en observant les gens, il se rendit compte que ça ne serait pas si facile. Il était impossible de prédire ce que lui réservaient les jours à venir, et il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans la ville à ce moment. La seule chose qui le sauvait de la confusion était cette joie intense à l'idée d'être un survivant, de ne pas compter parmi les morts, parce que tandis que la mort s'était abattue sur tant d'autres, lui avait réussi à se moquer d'elle et cela lui

procurait une certaine invulnérabilité. Le destin l'avait désigné, lui, comme survivant, il avait récompensé son ingéniosité et sa débrouillardise dans les situations critiques.

Inconsciemment, il avait marché pendant tout ce temps en direction de sa maison. Quelques édifices familiers commençaient à apparaître devant lui. « Je suis comme un vieux cheval, pensa-t-il. Je retourne directement à mon écurie. » Et comme pour briser la routine, il décida de passer au bar de Ramiro boire un *pisco sour* et peut-être téléphoner à Irène pour célébrer avec elle le retour à la maison.

Le bar de Ramiro était sombre et silencieux. Il s'arrêta devant la porte, scrutant l'intérieur avec précaution. Il n'était jamais venu à cette heure. Il faudrait attendre encore au moins une heure et demie pour que les gens sortent du travail et commencent peu à peu à remplir la grande salle, commandant des apéritifs et des sandwiches, discutant, s'emportant, riant, fumant des cigarettes d'un air mélancolique. Ce bar lui aurait semblé absolument inconnu s'il n'y avait pas eu Ramiro en train d'essuyer des verres avec ses grosses mains derrière le comptoir, les approchant du bout de son nez rougi pour les examiner sous la lumière. C'était presque touchant de le voir depuis la porte se préparer à recevoir les clients, qu'il appelait ses amis. Il y avait quatre ou cinq personnes éparpillées à l'intérieur, parlant à voix basse, buvant penchées vers l'avant et les coudes sur la table comme pour protéger leur verre. Il traversa la pièce jusqu'au bar, se planta devant Ramiro et, avec un sourire presque triomphant, commanda « la même chose que d'habitude ». L'autre le regarda, dans un premier temps, comme s'il n'arrivait pas à le reconnaître, puis, pendant qu'il attrapait la bouteille de *pisco*, il le salua : « Comment ça va, Martínez, content de vous voir. » Cette soudaine familiarité le déconcerta. Ramiro l'avait toujours appelé « Docteur Martínez », même s'il lui avait demandé à quelques reprises de

l'appeler Alejandro. Le pire, ce fut qu'après lui avoir servi sa boisson, l'autre continua à laver des verres comme si de rien n'était, répondant à ses questions véhémentes par de froides monosyllabes et l'observant de biais. C'était comme si sa présence le dérangeait. Finalement, lorsqu'il n'eut plus moyen de l'éviter plus longtemps, il le regarda en face et lui lança avec un certain sarcasme que son collègue le docteur Arancibia leur avait rendu visite la semaine précédente et leur avait raconté quelques-unes des histoires ayant été révélées au grand jour sur certains membres de l'ancien gouvernement, et dans lesquelles il était impliqué. Puis il lui sourit et lui dit : « Vous voyez comme tout finit par se savoir, n'est-ce pas ? » Il but une gorgée pour dissimuler son irritation, et il songea à ce salaud d'Arancibia, toujours souriant, murmurant par en dessous qu'il fallait réinventer la chambre à gaz, évitant la confrontation, ami de tout le monde bien qu'au fond, sans cesser d'être un démocrate, il croyait qu'Hitler avait eu raison d'adopter des positions dures, comme il les appelait.

Tout en essuyant son front à l'aide d'un foulard froissé, il dit à Ramiro que les choses étaient ainsi et que c'était lors des moments difficiles qu'on reconnaissait les vrais amis et lorsqu'il fut à court d'évidences, il renonça à élaborer une défense de son intégrité, il lui demanda s'il pouvait utiliser le téléphone et Ramiro le posa devant lui, assurant que « la main dure serait pour tout le monde » avant de partir vers la cuisine. L'autre le retint en lui demandant d'ajouter le verre sur sa note de crédit, mais Ramiro lui répondit qu'il avait décidé de la fermer parce qu'il ne pensait pas qu'il reviendrait, d'après ce qu'on lui avait dit. Il répondit qu'il n'avait pas d'argent, qu'il devait passer à la banque le lendemain et Ramiro lui dit que seulement parce qu'il était un vieux client, mais que dans son bar à présent on ne travaillait plus à crédit.



Ce fut Rosa, la domestique, qui décrocha. Mon dieu, quel soulagement de vous entendre, señor, nous ne savions plus quoi penser, et la señorita Irène qui ne va pas très bien non plus, eh oui, ils l'ont presque mis dehors, mais elle sait comment se débrouiller... Oui, un moment, docteur, quelle joie de vous entendre. Irène, cependant, ne se montra pas aussi enthousiaste. Chéri, je m'imaginais le pire. Tu n'as pas idée de ce que j'ai traversé. Un peu plus et je me faisais cracher au visage. En plus, on a su que j'étais la petite amie du docteur Martínez, sympathisant d'un groupe extrémiste. Je ne voudrais pas te voir à ma place. Il lui raconta qu'au cours de ses nuits de terreur et pendant les interrogatoires, il avait toujours pensé à elle, il lui dit que son souvenir l'avait réconforté, qu'il l'aimait et sa voix se brisa, Néné, tellement il avait envie de la voir. Ne te mets pas dans un tel état, pauvre chou. Écoute, je m'apprêtais à sortir et je vais rentrer tard, laisse-moi te rappeler un autre jour. Peut-être qu'on peut aller prendre un café, quoiqu'il vaudrait mieux qu'on ne nous voie pas ensemble pour l'instant. Bien sûr que je t'aime. Non je ne t'oublie pas, mais n'insiste pas. Ne vois-tu pas comment vont les choses en ce moment? Il voulait savoir comment allaient les choses, c'était justement pour cela qu'il l'appelait. Mais elle n'avait pas le temps, mon chéri. Je te jure que je te rappelle un autre jour. N'insiste pas.

Après avoir raccroché, il sentit une envie féroce de boire un autre *pisco*; mais étant donné l'attitude de Ramiro, il ne voulait pas subir l'humiliation de lui demander encore plus de crédit. Le propriétaire revint au bar après qu'il eut raccroché. Il remarqua qu'à distance, le cuisinier l'espionnait derrière la porte entrouverte. « Vos collègues vont arriver dans pas longtemps, dit Ramiro. Enfin, ceux qui restent. » Le type continuait à ne pas le regarder en face et gardait son ton sarcastique. Il regarda d'un côté et aperçut le

visage de Romero, un fonctionnaire de la compagnie d'électricité avec lequel il avait joué aux échecs à quelques reprises. Celui-là aussi détourna le regard et se plongeait beaucoup trop énergiquement dans la lecture d'un livre ouvert sur la table devant lui. Eh bien, pensa Martínez. Me voilà devenu lépreux. Ramiro continuait à laver des verres. Il se concentra quelques instants sur le bout de ses chaussures, puis quitta le bar en disant qu'il paierait le lendemain. Lorsqu'il sortit, il croisa un ingénieur, ami d'Arancibia, qui n'eut pas l'air de le reconnaître. Il pressa le pas et une fois dans la rue, il poussa un soupir de soulagement.

Avant même d'atteindre le coin de rue suivant, il s'était senti gagné par la colère. Un amer sentiment de dépit croissait en lui. Il savait qu'au moment où il était sorti du bar, Ramiro riait dans son dos. Ils voulaient le catégoriser, l'inclure dans cette famille de malheureux qui croupissaient dans le stade municipal et le marquer à jamais d'une croix de cendre au front. Mais il était au-delà des vicissitudes politiques et militaires. Il ne cachait pas ses allégeances, et malgré cela, il avait survécu à la déroute et à ses conséquences, il exerçait une profession qui détenait l'accès aux limites entre la vie et la mort, cela lui procurait une position que personne ne pouvait lui dénier, parce qu'il n'était pas qu'un vulgaire pouilleux, bordel de merde. Et ce n'était pas tout, il y avait sa famille, ancienne et respectée, propriétaire terrienne, source de talents au service de la patrie depuis plus d'un siècle. Ça compte, tout ça. Les don Personne pouvaient bien abuser des éternels miséreux, mais pas du docteur Martínez.

Il réfléchissait à tout cela et sa rage allait en augmentant lorsqu'on lui touchait l'épaule. Il fit un pas défensif vers l'avant et se retourna. Devant lui se trouvait son ami Soto, employé administratif de l'hôpital Arriarán, portant une valise et le regardant d'un

air de chien battu. Martínez lui sourit et lui tendit la main, Soto, content de te voir. Mais l'autre lui fit des clins d'œil et lui dit presque sans bouger les lèvres qu'apparemment il était suivi. Ils restèrent figés l'un en face de l'autre, et Martínez pensa « pourquoi m'avoir arrêté alors, bon sang », tandis qu'il retrouvait sa voix pour lui demander comment il allait et Soto se mit quasiment à pleurer devant lui, eh bien Martínez, crotte de chien, la Sofia m'a jetée dehors. Pouvez-vous le croire, après cinq ans, elle me sort que je suis un risque pour elle et pour le petit, qu'elle préfère qu'on se sépare, qu'elle n'est pas née pour être martyre et encore moins pour souffrir à cause d'idées qu'elle ne partage même pas en plus, qu'elle me dit. C'est dans les moments de crise qu'on reconnaît nos vrais amis et ceux qui nous aiment vraiment, lui répondit le docteur en se rappelant qu'il venait tout juste de dire la même chose à Ramiro, et il pensa que c'était sans doute la phrase de la semaine et il eut presque envie de rire, mais alors Soto s'approcha de lui et lui dit : « Protégez-vous, Martínez. À votre place, je demanderais l'asile. Je vais passer la nuit chez ma mère et demain je vais contacter l'Ambassade du Mexique, si vous voulez je vous donne un coup de main. » Il songea que personne ne le ferait sortir du Chili et serra la main de Soto en lui souhaitant bonne chance. Puis il continua à marcher rapidement en direction de chez lui. Il rêvait de prendre un bon bain, de changer de vêtements, de s'asseoir pour regarder les informations et de manger quelque chose. Plus tard, il téléphonerait à sa mère et peut-être à Yayo, son frère, qui doit être content, mais inquiet de ne pas avoir de ses nouvelles. Peut-être que non, peut-être qu'il n'était pas inquiet, peut-être que ça lui était complètement égal à ce malheureux Yayo et à ses copains, cette bande de petits marchands médiocres, spéculateurs et vulgaires ratés comme son frère, qui n'avait pas le cerveau pour faire autre chose alors son père l'impliqua dans le

commerce des fruits et il se maria avec cette arriviste bête et insupportable qui lui sert de femme, et le docteur se sent enragé à nouveau, lui qui pensait reprendre sa vie normale dès le lendemain, pas exactement comme avant, mais du moins avec toute la normalité possible. À présent il repense à ceux qui sont restés à l'intérieur, aux nuits à dormir sur le sol, à la honte d'avoir volé le pain d'un camarade, à l'humiliation d'avoir été giflé et frappé à coups de pied et menacé de mort. Il faut bien comprendre qu'il est sorti prêt à tourner la page sur le passé, autant que possible, qu'il veut rentrer chez lui mais qu'après avoir croisé Soto et vu comment la foule commence à se faire plus dense sur les trottoirs et la circulation à augmenter comme un soufflé de métal et de bruit, il ressent ce bref accès de rage, comme lorsque quelqu'un rougit sans le vouloir.

Au coin de rue suivant, le docteur quitta l'avenue et prit une petite rue, soudainement propre et pacifique. Le calme de la rue le gagna, il se sentit comme s'il pénétrait dans une autre ville, le soleil coupait en deux les maisons en face de lui et un groupe d'enfants jouait bruyamment à colin-maillard. Le petit joufflu qui avait les yeux bandés se cogna contre un arbre et les autres rirent de sa maladresse. L'un d'eux lui donna un coup de pied au derrière et un autre le poussa au passage. Alors il menaça d'enlever son bandeau et le plus grand du groupe, le chef, lui cria que s'il l'enlevait ils ne joueraient plus jamais avec lui. Martínez intervint : « N'abuse pas des autres, mon garçon. » Les enfants le dévisagèrent d'un air sérieux depuis l'autre trottoir, comme on regarde une mystérieuse apparition. Le joufflu lui cria : « Ne vous en mêlez pas, monsieur, je sais me défendre tout seul. » Les autres ne dirent pas un mot. Il continua à marcher et tourna au coin, sur la rue où il habitait.

Il devait avoir marché une vingtaine de mètres lorsqu'il se rendit compte qu'au bout de la rue, à quelques pas de l'entrée de son édifice, une barrière avait été érigée et qu'elle était surveillée par deux gardes. Un peu plus bas, derrière la barrière, un camion vert était stationné de biais dans la rue. Il sentit une poussée d'adrénaline monter en lui et il commença immédiatement à penser à des justifications, à des alibis et à des réponses à d'hypothétiques questions. Il essaya d'imaginer les raisons pouvant expliquer cet anormal déploiement de force dans un quartier aussi pro-militaire et arriva à la conclusion qu'il devait s'agir de mesures de protection, puisqu'il se refusait à croire en une explication aussi farfelue que celle de découvrir qu'en réalité, les gens qui vivaient ici n'étaient pas ce qu'ils disaient être et que tous faisaient partie d'une vaste conspiration à laquelle on était en train de mettre le point final. Non, monsieur, il savait très bien que la majorité des voisins avaient célébré au champagne la chute du gouvernement civil. Ce matin-là il avait été réveillé par un coup de téléphone d'insultes, et pendant qu'il marchait en direction de l'hôpital on lui avait craché dessus depuis une voiture. Parvenu à la barrière, il s'arrêta, mais les soldats conversaient et fumaient et ils ne lui prêtèrent aucune attention. Alors il s'arma de courage, traversa la barrière et marcha directement en direction de chez lui.

Il avait atteint les ascenseurs lorsqu'ils l'arrêtèrent. Au début, la garde et l'officier responsable ne l'avaient pas remarqué, mais quand il avait appelé l'ascenseur il avait entendu la voix dans son dos qui lui ordonnait de s'arrêter. L'officier le rejoignit rapidement et lui demanda de s'identifier. Il commença à chercher ses papiers et répondit, avec un aplomb qui le surprit lui-même, qu'il était le docteur Martínez et qu'il vivait au quatorzième étage. L'officier ne regarda même pas ses papiers et lui dit allez-y docteur, montez, tandis que la porte de l'ascenseur s'ouvrait.

En haut, l'étage était plongé dans une semi-pénombre. Peu à peu, il reconnut les portes et les numéros. Le tapis lui parut plus sale que d'habitude et il songea au sort qui avait dû être réservé au concierge, qu'il soupçonnait être partisan de l'ancien président. Il sortit ses clés et lorsqu'il parvint à la porte du fond, sa porte, il sentit un immense soulagement. Bien sûr, cela ne dura pas longtemps, parce que la clé se refusait à entrer dans la serrure et après avoir vérifié que c'était bien la bonne clé et avoir tenté à nouveau deux ou trois fois, il s'admit que la clé n'entrait pas dans la serrure. Il regarda autour de lui, il vérifia le numéro et celui de la porte voisine avec son horrible petit poing de bronze, ajout de la femme du type de la compagnie d'assurances. Puis il se pencha pour examiner de plus près et se rendit compte que la serrure avait été changée. Il entendit aussi le son de la télévision allumée. Il resta pensif pendant quelques instants, puis il appuya sur la sonnette et remplaça simultanément sa veste. Quand il entendit le son d'une chaînette de sécurité qu'il n'avait pas installée, il lui vint soudain à l'esprit qu'il avait dû se tromper d'édifice. Il se para d'un sourire d'excuse devant la femme qui le regardait derrière la porte entrouverte et s'apprêta à dire vraiment désolé, señora, il semble que je me sois trompé d'édifice, en fait j'habite dans l'immeuble d'à côté, mais en jetant un coup d'œil au-dessus de sa tête il aperçut sur le mur le dessin qu'il avait acheté au peintre Loredó. Alors il regarda à nouveau la femme, « qu'est-ce que vous voulez? », il perçut son inquiétude et s'exclama, consterné par la certitude : « Señora, c'est mon appartement! » La femme ouvrit la bouche et remplaça ses cheveux d'un geste mécanique, comme si elle se trouvait devant un visiteur inespéré. Elle l'observa des pieds à la tête puis elle murmura en se tordant la bouche comme si elle peinait à parler, comme si elle devait faire un effort douloureux pour lui répondre que non, señor, c'est l'appartement de

mon mari, pendant que lui essayait toujours d'observer par-dessus sa tête. « C'est mon tableau et ce sont mes meubles », continua-t-il en pointant du doigt le fauteuil de cuir et le bout du buffet dont il se servait comme d'un minibar. Alors la femme le regarda dans les yeux et il vit peu à peu disparaître l'air niais de son regard. Elle ferma la bouche et le fixa avec cette haine intense qu'il avait connue chez sa belle-sœur, la femme de Yayo, lorsqu'ils discutaient et qu'elle se retrouvait à court d'arguments et qu'elle se fermait comme une huître et les fixait avec l'air de vouloir exprimer quelque chose sans pouvoir l'articuler, et que ses yeux s'enflammaient de ce zèle caractéristique de l'animal qui défend son territoire. Mais malgré sa situation, Martínez ne pouvait pas se laisser emporter, et lorsque la femme essaya de fermer la porte, il glissa son pied dans l'ouverture, en serrant les dents, pour l'en empêcher. Alors, comme si la violence eut subitement imprégné l'atmosphère, des bruits de coup de feu en provenance de la télévision se mêlèrent aux pleurs aigus d'un bébé tandis que la femme se retournait rapidement et criait le nom de son mari.

L'homme apparut derrière elle. Il était pieds nus et portait des pantalons gris et un t-shirt blanc. Sous son aisselle, il exhibait un pistolet maintenu par des bretelles croisées sur sa poitrine. La femme avait relâché la porte et Martínez avait repris sa position antérieure. « Il dit que c'est son appartement », dit-elle à son mari. Celui-ci afficha un large sourire. « Va voir le petit », lui ordonna-t-il, et elle s'éloigna. « C'est mon appartement », répéta Martínez, qui commençait à se sentir déprimé. « Non, docteur », répondit l'homme, et il se rendit compte que ce dernier l'avait appelé docteur. « L'édifice a été réquisitionné il y a trois semaines pour des raisons de sécurité. Il y avait un franc-tireur que nous n'avons pas réussi à localiser. L'édifice est maintenant la propriété de

l'armée. » Il ne sut pas quoi répliquer, l'homme continuait de lui sourire. Il répéta que c'était ses meubles et son tableau, pour dire quelque chose, et l'autre lui répondit d'aller au Ministère de la Guerre, qu'ils lui expliqueraient tout ça là-bas. « Mais mes vêtements... », dit-il. L'autre lui expliqua que tous ses effets personnels avaient été convenablement emballés et transportés dans un entrepôt, mais qu'il ne possédait pas plus d'information. Lorsque Martínez mentionna une fois de plus le tableau, le sourire de l'homme s'effaça et son visage s'amincit en une expression inquisitive. « Où étiez-vous, docteur, le jour où l'édifice a été réquisitionné? » Il vacilla un instant. « En province », répondit-il. « La maison de ma mère. » « Comme c'est bizarre, dit l'homme. Nous avons tenté de vous joindre. » Un silence s'installa et Martínez ne put soutenir le regard de l'autre. « Bon, j'imagine que je devrai me rendre au Ministère de la Guerre », dit-il finalement. « Au revoir, docteur, répondit l'autre en retrouvant son sourire. Navré pour les inconvénients. » Il s'éloigna dans le corridor et l'homme l'observa jusqu'à ce qu'il atteigne l'ascenseur. Lorsqu'il appuya sur le bouton, il entendit la porte se refermer.

En bas, ils lui dirent « au revoir, docteur », pendant que l'officier se dirigeait vers le téléphone qui sonnait, et il sortit sans problème jusqu'à la rue. Personne ne le retint, personne ne lui demanda quoi que ce soit, c'était comme s'ils le connaissaient, ou comme s'il était invisible. Alors il alla s'asseoir sur un banc, dans le petit parc en face des tours, et il resta là un long moment. Lorsqu'il regagna l'avenue, le crépuscule commençait à recouvrir la ville. Les gens marchaient rapidement et la circulation avait considérablement diminué. Il avait décidé de se rendre chez Irène, elle ne pouvait quand même pas lui tourner le dos comme ça. Il songea qu'il avait une envie terrible de raconter ce qui lui arrivait à quelqu'un, de boire un verre et de parler à quelqu'un et de pleurer sa



rage. À nouveau la rage, ce type qui s'était approprié sa maison, ses meubles, son lit, et qui devait être en train de se marrer comme ce fils de pute de Ramiro, dans son dos, pendant que tous ceux qui auraient pu l'écouter se trouvaient enfermés dans ce bol de ciment de stade, mourant de faim et de froid et de peur et de balles et de coups. Eux seuls auraient pu le comprendre, une partie de lui désirait aller les retrouver, personne dans cette multitude pressée, ou peut-être quelqu'un, mais il ne pouvait pas le savoir, ils marchaient tous trop rapidement et leurs visages étaient indéchiffrables. Le docteur Martínez avait envie de crier, il avait envie de perdre sa patience de docteur et de prendre une roche et de fracasser une vitrine et de hurler. Toutefois, son instinct le retenait, parce qu'il était un survivant et qu'il le resterait même s'il devait s'agenouiller devant Irène pour lui demander de l'accueillir chez elle, et sinon, si elle refusait de lui tendre la main, il restait Rosa, sur laquelle il pouvait toujours compter, il pourrait leur demander à elle et à son mari de l'héberger le temps qu'il arrange le nécessaire pour son retour à San Felipe, à la maison de ses parents, comme le fils disgracié, si bien sûr ils étaient disposés à lui pardonner, parce que d'après sa mère il s'était joint à ceux qui cherchaient à les détruire et cela était une trahison, et les traîtres doivent être sévèrement punis, ici comme ailleurs ils cessent d'exister. Pour lui, toute cette fureur n'était que passion politique, propos de ceux qui ne comprennent pas l'histoire et après tout, il y avait des choses plus importantes, parce qu'elle lui avait donné naissance et cela elle ne pouvait pas le nier, parce qu'il avait grandi sous ces arbres, dans la maison vaste et fraîche de l'hacienda des Martínez, et c'était sa maison aussi, la maison de son enfance où il avait pensé retourner, parce qu'il n'irait pas au Mexique ni où que ce soit d'autre. Il se mit à marcher rapidement comme le reste des passants, à toute vitesse, parce qu'au fond, malgré tout, il

espérait que son père lui ouvrirait la porte et le laisserait entrer, il était prêt supporter ses sales petits sourires triomphants, parce qu'il commençait à pressentir que ce ne serait pas là la parabole de l'enfant prodige. Mais même ainsi, ça restait sa maison, bien que maintenant qu'il repassait devant l'avenue Campos de Deportes et qu'il apercevait tout au bout la masse grise du stade, il eut l'impression que peut-être, au-delà du sang, par quelque raison catastrophique, ce stade était davantage sa maison que l'autre, parce que là-bas se trouvaient ceux qui l'aimaient, avec une certaine méfiance parfois, certes, mais sincèrement, et malgré que cela puisse avoir l'air d'une bêtise sentimentale, il sentait avec amertume que plus que jamais, son cœur était avec eux, et non pas avec Yayo et les autres joufflus, même si, au bout du compte, il irait à San Felipe pour profiter de sa liberté conditionnelle.

### **Dernière question**

Décembre 1987. Nous sommes venus du Canada pour passer Noël avec la famille. Mes enfants trouvent très étrange ce mois de décembre sans neige à Santiago. Ces petits arbres décorés de boules de coton. Tous ces gens en manches courtes qui boivent du punch comme des condamnés et parlent à une vitesse incompréhensible.

Nous sommes tous un peu éméchés. Pères, frères, voisins. La moitié de l'assemblée se dispute la parole, essayant de se faire entendre entre les éclats de rire et les interruptions. Nous nous retrouvons réunis après tellement de temps qu'il est inévitable à un certain moment que surgissent quelques anecdotes timides et que l'on revienne en

arrière à ces temps misérables, ouvrant, petit à petit, la porte à la rancœur et aux amis décédés. Sans que nous nous en rendions compte, nos voix se font de plus en plus graves, nos visages plus tendus. Pendant que ma mère raconte la disparition de mon cousin, quelqu'un laisse finalement échapper un sanglot. Mon père tente aussitôt de contenir l'avalanche et propose de servir un *pisquito* spécial qu'il avait mis de côté pour l'occasion.

C'est alors que la petite main fraîche de ma fille me touche le bras. Elle a tout écouté attentivement. Ses grands yeux d'amandes obscures cherchent dans l'air tiède de cette soirée d'été la réponse au mystère de ses sept ans.

Papa, où est-ce que j'étais quand ces choses se sont passées? demande-t-elle avec son accent à moitié *gringo*. Je la regarde, belle dans sa curiosité, et je ne peux que hausser les épaules et faire un geste de ma main vide. Il est tellement plus facile d'expliquer la mort que la vie.

## La littérature latino-canadienne en traduction : zones de contact, zones de tension

Notre projet de traduire un auteur associé à la littérature latino-canadienne, José Leandro Urbina, a fait apparaître plusieurs enjeux liés à la traduction d'une littérature produite en espagnol sur les territoires canadien et québécois. En effet, la première publication du recueil de nouvelles d'Urbina survient dans un contexte particulier : celui de la naissance, au Canada, d'une nouvelle littérature en langue espagnole, conséquence « littéraire » de l'intensification de l'immigration en provenance de l'Amérique latine. Hugh Hazelton, dans une étude publiée en 2006 et intitulée *Latinocanadá: A Critical Study of Ten Latin-American Writers of Canada*, qualifie cette littérature de « latino-canadienne », c'est-à-dire produite en espagnol<sup>10</sup> par des auteurs latino-américains résidant au Canada. Le recueil que nous avons traduit, quoiqu'il ait été rédigé en bonne partie durant l'exil de son auteur en Argentine, a cependant été publié et diffusé pour la première fois au Canada, en 1978, mettant en lumière le phénomène de la publication d'œuvres en espagnol sur ce territoire dès la fin des années 1970. Une traduction en anglais a aussi paru près de dix ans plus tard, en 1987, faisant apparaître cette fois la question du rôle de la traduction dans la diffusion de cette littérature.

La présence d'une littérature en espagnol dans un territoire où cette langue est minoritaire et associée à une communauté immigrante, quoique plutôt marginale et étant passée relativement inaperçue des institutions littéraires québécoise et canadienne, a toutefois déjà suscité un important intérêt universitaire : en plus des travaux de Hazelton sur le sujet, plusieurs études et articles ont été consacrés à ce nouveau corpus, et

---

<sup>10</sup> La *plupart du temps* en espagnol, mais pas uniquement : Hazelton considère les auteurs d'origine latine étant passés à l'écriture directement en français ou en anglais comme faisant également partie de ce groupe.

l'attention portée à la littérature latino-canadienne a même débordé des frontières canadiennes pour transformer celle-ci en un objet d'étude pour des chercheurs qui, un peu partout, s'intéressent aux contacts entre les langues et les littératures à l'ère actuelle<sup>11</sup>. C'est donc dans l'optique de poursuivre et d'enrichir les réflexions sur ce corpus que nous avons entrepris d'étudier, sous un angle traductologique, les zones de contact et de tension qui sont apparues comme inhérentes à son existence et à son développement.

Un simple coup d'œil aux œuvres latino-canadiennes et aux travaux critiques qui portent sur elles suffit pour prendre conscience de la place centrale qu'occupe la traduction dans la branche hispanophone des lettres canadiennes : elle apparaît, implicitement ou explicitement, tantôt dans le processus même de création des œuvres, tantôt dans le processus de leur publication, et presque toujours, elle apparaît dans le processus de leur diffusion. La traduction constitue donc une porte d'entrée tout indiquée pour mieux cerner la dynamique de la création, à partir des années 1970, de ce que nous appelons ici la zone de contact latino-canadienne. L'étude du rôle de la traduction dans cette zone de contact nous a également amenée à interroger les liens qu'entretient la littérature latino-canadienne avec la traduction dans un contexte global postcolonial, un contexte que la plupart des travaux traductologiques actuels prennent spécifiquement en compte. Le terme « “postcolonial” stands today as a term that *problematizes relations of alterity* »<sup>12</sup> et « oblige us to re-read the binaries as forms of transculturation, of cultural translation, destined to trouble the here/there binaries forever »<sup>13</sup>; et ce cadre de réflexion

---

<sup>11</sup> Tout récemment, en 2011, par exemple, un dossier spécial de la revue vénézuélienne *Contexto* était consacré à la littérature latino-canadienne et à ses auteurs : Voir *Contexto. Revista anual de Estudios Literarios*, Segunda etapa, vol. 15, no 17, Enero - Diciembre 2011.

<sup>12</sup> S. Simon, *Changing the Terms. Translating in the Postcolonial Era*, p. 14.

<sup>13</sup> S. Hall, « When Was “The Post-Colonial”? Thinking at the Limit », p. 247.

est apparu comme pouvant particulièrement bien s'appliquer à l'étude de la littérature latino-canadienne.

La zone de contact littéraire entre des écrivains hispanophones et leurs homologues canadiens ou québécois, que nous étudions dans un premier temps, est également apparue révélatrice de certaines tensions qui surgissent inévitablement au moment de penser les modalités d'inclusion d'une littérature en langue étrangère au sein de l'institution littéraire canadienne et, surtout, québécoise. Ces zones de tension que fait naître la présence d'une littérature en espagnol au Québec sont donc explorées, dans un deuxième temps, sous l'angle de la difficulté que pose cette littérature pour la définition des frontières de l'institution littéraire québécoise. Cette difficulté peut également être appréhendée à travers le cadre postcolonial qui remet en question le « myth of monolingualism, according to which there is a one-to-one match between *one* territory, *one* nation, *one* language and *one* literature »<sup>14</sup>. Car si les littératures dites « nationales » sont la plupart du temps définies en termes de territoire et de langue d'écriture, la littérature québécoise ne fait pas exception à cette règle et ce n'est pas sans heurt que la place d'une littérature en espagnol peut être pensée au sein de son institution.

---

<sup>14</sup> R. Meylaerts, « Heterolingualism in/and translation. How legitimate are the Other and his/her language? An introduction », p. 1.

## **I. Zones de contact**

### **1.1 Naissance d'une littérature en espagnol au Québec et au Canada**

Dans les années 1970, une série de bouleversements de nature politique en Amérique du Sud – coups d'État suivis de dictatures militaires en Uruguay (1973), au Chili (1973) et en Argentine (1974) – ont forcé des milliers de personnes à s'exiler de leur pays natal et à trouver refuge à l'étranger. Le Canada a fait partie des pays ayant accueilli un grand nombre de ces migrants politiques, notamment des Chiliens fuyant la brutale dictature installée dans leur pays par le général Pinochet au lendemain du coup d'État contre le président Salvador Allende. Cette arrivée massive de réfugiés politiques hispanophones pendant les années 1970 possédait certaines caractéristiques la distinguant de l'immigration subséquente, motivée principalement par des raisons économiques. En effet, les coups d'État ayant renversé successivement les gouvernements démocratiques de l'Uruguay, du Chili et de l'Argentine s'inscrivaient dans un contexte de lutte contre la montée du socialisme en Amérique du Sud<sup>15</sup>, et la répression militaire visait spécifiquement les franges les plus progressistes et militantes de la population de ces pays. Ces mêmes secteurs associés à la gauche idéologique abritaient souvent une vie culturelle, littéraire et artistique très riche, dont les représentants furent parmi les premiers ciblés par la violence militaire. Ce sont notamment ces artistes et intellectuels issus des milieux artistiques et culturels de leur pays qui trouvèrent refuge au Canada :

Most immigrants were refugees who were often from the most idealistic, progressive, and artistically involved sectors of their societies and who had never considered leaving their homelands until they were driven out by the military dictatorships [...]. [M]any in the exodus

---

<sup>15</sup> Cette lutte contre la « menace communiste » avait d'ailleurs commencé au cours de la décennie précédente avec le coup d'État militaire de 1964 au Brésil.

were artistic and cultural figures of repute in their countries of origin who continued to write, paint and work in their respective fields when they came to Canada. Others were young writers and artists who were just discovering their talents when they were forced to leave their native lands and who subsequently published their first works and held their first exhibits in Canada<sup>16</sup>.

Le nombre relativement important d'écrivains parmi les réfugiés latino-américains créa donc les conditions de l'apparition et de l'essor subséquent d'une littérature en espagnol sur les territoires du Québec et du Canada. En effet, cette nouvelle présence d'auteurs hispanophones dans le milieu littéraire canadien permit la naissance de ce que Hazelton a qualifié, dans son étude mentionnée plus haut, de littérature « latino-canadienne ». Lorsque cette littérature en espagnol émerge au Québec, Hazelton parle plus spécifiquement d'une littérature « latino-québécoise », dont le corpus lui semble assez abondant pour pouvoir constituer une branche littéraire en soi : dès 1994, dans un article intitulé « Québec Hispánico », il écrit que « Latin American writing in Quebec has now reached a point at which it is possible to speak of “une littérature latino-québécoise” »<sup>17</sup>.

C'est cependant à Ottawa que les lettres latino-canadiennes connurent leur foyer de développement le plus important. En effet, de nombreux Chiliens s'installèrent dans la capitale canadienne après avoir été forcés de fuir leur pays d'origine lorsque celui-ci tomba aux mains des militaires. Si, comme l'écrit Jorge Etcheverry, « [b]efore the coup d'état of 1973, there was no Chilean literature in Canada, at least not in its more distinct form as a separate cultural entity »<sup>18</sup>, cette dictature « spurred what was probably the greatest exchange of Chilean and Canadian experience in the history of both countries »<sup>19</sup> et permit l'émergence d'un mini-foyer de littérature chilienne en sol canadien. Plusieurs

<sup>16</sup> H. Hazelton, *Latinocanadá*, p. 6.

<sup>17</sup> H. Hazelton, « Quebec Hispánico. Themes of Exile and Integration in the Writing of Latin Americans Living in Quebec », p. 120.

<sup>18</sup> J. Etcheverry, « Chilean Literature in Canada between the Coup and the Plebiscite », *Canadian Ethnic Studies/ Études ethniques au Canada*, p. 53.

<sup>19</sup> L. Sagaris, « Countries Like Drawbridges: Chilean-Canadian Writing Today », p. 13.



des écrivains chiliens qui s'installèrent dans la capitale nationale partageaient un bagage similaire et, dans certains cas, avaient fait partie des mêmes cercles littéraires au Chili : « These writers shared more or less the same concerns; in most cases they belonged to the same generation, shared similar backgrounds and sometimes were members of the same groups with specific aesthetic and ideological orientations. »<sup>20</sup> Ces auteurs, au nombre desquels figurent José Leandro Urbina, Naín Nómez et Jorge Etcheverry, poursuivirent leurs activités d'écriture dans leur ville d'accueil : ils participèrent notamment à la mise sur pied d'une petite maison d'édition en langue espagnole, Ediciones Cordillera, qui publia la première édition du recueil de nouvelles *Las malas juntas* de Urbina ainsi que des recueils de poésie de Nómez et de Etcheverry. Au même moment, dans plusieurs autres grandes villes canadiennes, dont Montréal et Toronto, des œuvres littéraires en espagnol ou en édition bilingue paraissaient de plus en plus fréquemment, tandis que les écrivains latino-américains gagnaient un peu plus de visibilité en participant à des festivals de poésie, des lectures publiques, ou encore en publiant dans des revues. Une nouvelle littérature était en train de voir le jour<sup>21</sup>.

## 1.2 Dynamique de la zone de contact

Le contact entre des populations d'origine distincte n'est en rien un phénomène nouveau, ici comme ailleurs; cependant, l'apparition d'une littérature produite en langue espagnole par des écrivains immigrants en sol québécois et canadien ouvre bel et bien un espace de réflexion sur le contact entre les cultures et les littératures à l'ère de la mondialisation et

<sup>20</sup> J. Etcheverry, « Chilean Literature in Canada between the Coup and the Plebiscite », p. 54.

<sup>21</sup> Pour une description détaillée du développement des lettres latino-canadiennes et de la participation de ses auteurs aux activités du milieu littéraire canadien, voir l'introduction du livre de Hugh Hazelton, *Latinocanáda*, p. 3-27.

sur les expériences culturelles et identitaires qui ne cessent d'être suscitées par les importants mouvements de population qui caractérisent notre époque. Le cas des auteurs latinos-canadiens peut alors constituer une illustration parmi d'autres des problématiques soulevées par le contact entre des populations culturellement et linguistiquement distinctes, en éclairant un exemple spécifique de ces

textes et sous-systèmes littéraires qui, pour des raisons de diverse nature, ne se « situent » pas dans les axes traditionnels de représentation géopolitique et historiographique, dont la naissance est la conséquence des différentes formes de mobilité culturelle qui caractérisent notre époque contemporaine et qui font entrer en crise les concepts traditionnels de culture, de littérature et de langue nationales – comprises comme des entités monolithiques et directement associées aux notions d'État et de territoire nationaux [...]»<sup>22</sup>.

En effet, à une époque où les études littéraires et traductologiques sont entrées de plain pied dans le paradigme postcolonial et où les frontières de ce que l'on a pendant longtemps eu coutume d'appeler la littérature « nationale » sont sans cesse transgressées et renégociées, une réflexion sur la place que des littératures en langue étrangère occupent dans les champs littéraires canadien et québécois et sur cette « crise » des concepts traditionnels qu'elle contribue à mettre en lumière, une telle réflexion, à défaut peut-être de s'imposer, paraît porteuse de riches possibilités. Mais il convient de se pencher dans un premier temps sur le concept de « zone de contact » que nous utilisons ici, et sur le rôle qu'y joue la traduction dans le cas de la littérature latino-québécoise.

Dans ses travaux sur les récits de voyage aux ères coloniale et postcoloniale, Mary Louise Pratt définit la zone de contact comme « the space of colonial

---

<sup>22</sup> E. Palmero González, « Desplazamiento cultural y procesos literarios en las letras hispanoamericanas contemporáneas : la literatura latino-canadiense », p. 59 (« [...] textos y subsistemas literarios que, por razones de diversa índole, no se « localizan » en los ejes tradicionales de representación geopolítica e historiográfica, nacidos como consecuencia de las diversas formas de movilidad cultural que caracterizan nuestra contemporaneidad y que ponen en crisis los tradicionales conceptos de cultura, literatura y lengua nacional – entendidas como unidades monolíticas y directamente asociadas a las nociones de Estado y territorio nacional [...] », notre traduction).

encounters »<sup>23</sup>, soit un espace de rencontre résultant directement de l'expansion coloniale européenne amorcée dès le XV<sup>e</sup> siècle. Cet espace est, à l'origine, profondément marqué par des relations de pouvoir inégales entre la culture colonisatrice et la culture colonisée, cette dernière subissant la domination et la violence inhérentes à l'acte de colonisation de la première. Dans cette perspective, les cultures « meet, clash, and grapple with each other, often in highly asymmetrical relations of domination and subordination »<sup>24</sup>. Cette asymétrie régissant les interactions culturelles à l'intérieur de la zone de contact, ces échanges « involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict »<sup>25</sup>, perdurent bien au-delà de la période proprement coloniale et continuent, jusqu'à un certain point, de caractériser les liens qu'entretiennent entre elles les différentes populations du globe à l'époque postcoloniale.

Si le concept de zone de contact tel que défini par Pratt dans ses travaux s'applique en premier lieu aux frontières coloniales directement issues de l'expansionnisme européen, il peut cependant aussi servir à cerner d'autres types de relations où le rapport avec le colonialisme n'est pas aussi explicite – ou l'est selon des modalités distinctes, beaucoup moins directes. C'est ainsi que la notion de zone de contact a récemment été utilisée, par exemple, pour discuter de la place des lettres anglo-québécoises au sein de l'institution littéraire québécoise<sup>26</sup>. En la considérant comme un espace où les cultures et les langues se retrouvent en contact dynamique et s'influencent

---

<sup>23</sup> M. L. Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, p. 6.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>26</sup> Voir notamment le dossier spécial de la revue *Voix et image* (vol. 30, no 3, 2005) consacré à cette thématique. Catherine Leclerc et Sherry Simon y remarquaient que, dans un contexte de « réévaluation de la place de la littérature d'expression anglaise au sein de la vie littéraire québécoise », le concept de zone de contact permettait d'envisager les termes d'un possible rapprochement entre les littératures émanant des deux communautés linguistiques du Québec. C. Leclerc et S. Simon, « Zones de contact : nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise », p. 18.

réciroquement, il devient effectivement possible d'appréhender les communautés linguistiques – de même que leurs littératures respectives – autrement que comme des entités monolithiques, relativement homogènes et imperméables :

Ce que la notion de zone de contact permet d'envisager, ce sont des recoupements partiels, des influences à la fois divergentes et réciproques, des traces éparses de rencontres parfois fortuites, agencées et réagencées d'une manière qui en déplace les significations. Les espaces communs peuvent être des espaces de tensions, qui n'en sont pas moins partagés<sup>27</sup>.

Une telle conception de la notion de zone de contact n'est d'ailleurs pas du tout exclue des discussions de Pratt, puisque certaines des définitions qu'elle en donne semblent effectivement mettre l'accent sur l'aspect dynamique de la rencontre et de l'interaction entre les cultures plutôt que sur le contexte spécifiquement *colonial* duquel elles sont issues :

A « contact » perspective emphasizes how subjects get constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized, or travelers and « travelees », not in terms of separateness, but in terms of co-presence, interaction, interlocking understandings and practices, and often with radically asymmetrical relations of power<sup>28</sup>.

Ces relations de pouvoir radicalement asymétriques dont parle Pratt peuvent également être comprises dans un cadre élargi s'appliquant potentiellement à toute configuration de différentes cultures en situation de coprésence, que celle-ci soit le résultat direct du colonialisme ou la conséquence d'un mouvement de population motivé par de nouvelles conditions politico-socioéconomiques qui ne pourraient être qualifiées de proprement « coloniales », sinon plutôt de « postcoloniales »<sup>29</sup>. La zone de contact conçue comme

<sup>27</sup> C. Leclerc et S. Simon, « Zones de contact », p. 25

<sup>28</sup> M. L. Pratt, *Imperial Eyes*, p. 8.

<sup>29</sup> Le terme « postcolonial » se prête à diverses définitions : si son sens premier fait directement référence à la période ayant succédé au colonialisme, les recherches postcoloniales lui attribuent généralement un sens plus large : « Postcoloniality [...] is not confined to any particular kind of geopolitical space: it applies equally to the experience of diasporic and autochthonous communities, settler colonies no less than to territories of indirect rule [...]. [T]he postcolonial condition [...] is rather a dispersal, a moving field of possibilities which everywhere carry within them the mutually entailing, intimately cohabiting negative and

« the space and time where subjects previously separated by geography and history are co-present, the point at which their trajectories now intersect »<sup>30</sup> peut en réalité être mise à profit pour décrire une multitude d'espaces culturels jusqu'à récemment inédits, où les relations de pouvoir ne s'expriment pas nécessairement en termes d'opresseur et d'opprimé ou de colonisateur et de colonisé, mais selon des rapports plus subtils d'inégalité entre une culture et une langue locales dominantes et d'autres perçues comme marginales ou secondaires. Transposée à la sphère littéraire, la zone de contact latino-canadienne porte évidemment la marque de cette inégalité, surtout en termes institutionnels; et pour faire face à cette marginalité institutionnelle, conséquence du statut mineur (du moins en sol canadien) de leur langue d'écriture, les auteurs latino-canadiens ont apporté diverses solutions relevant presque toutes d'un phénomène présent de tout temps dans toutes les zones de contact : la traduction.

### **1.3 Zone de contact / de traduction**

Dès que l'on parcourt les œuvres littéraires du corpus latino-canadien, de même que les travaux critiques s'y étant consacrés, on ne peut qu'être frappé par l'omniprésence de la traduction, à tous les niveaux. En effet, la naissance de cette littérature s'est faite sous le signe du multilinguisme : les publications bilingues et trilingues, qu'il s'agisse de revues, d'anthologies ou de livres, furent la norme plutôt que l'exception dans le parcours de la naissance de la littérature latino-canadienne. La zone de contact littéraire qui s'est ouverte entre les écrivains latino-américains et leurs homologues québécois et canadiens, selon leur province ou leur ville d'adoption, a donc été marquée dès le départ par la

---

positive charges of both power and resistance.» Graham Pechey cité dans P. St-Pierre, « Multiple Meanings and Contexts: the Diversity of the Post-Colonial », p. 10-11.

<sup>30</sup> M. L. Pratt, *Imperial Eyes*, p. 8.

nécessité de faire cohabiter au moins deux langues, souvent trois : la langue « officielle » de l'institution littéraire, qu'il s'agisse du français ou de l'anglais, ou des deux, et l'*autre* langue, celle de l'écrivain immigrant, hispanophone dans le cas qui nous occupe. La traduction et les publications bilingues ont été les principaux vecteurs de communication ayant permis aux deux communautés littéraires nouvellement en coprésence d'établir des liens et d'instaurer une dynamique d'échange et de perméabilité<sup>31</sup>. Ce constat n'est pas surprenant, si l'on considère le statut relativement marginal de la langue espagnole au Canada : à moins de s'ouvrir aux deux langues officielles du Canada, comment les auteurs latino-américains auraient-ils pu échapper à la ghettoïsation et espérer voir leurs œuvres rayonner à l'extérieur de leur communauté immédiate? La traduction a permis aux lettres latino-canadiennes d'échapper partiellement au cloisonnement auquel les aurait confinées le seul usage de l'espagnol dans un milieu où cette langue, aussi parlée soit-elle dans le monde, n'est pas la langue de l'espace public ni de l'institution littéraire.

L'émergence de la littérature en langue espagnole au Québec et au Canada est donc intimement liée à la question de la traduction. Pourtant, la traduction, ici, ne se manifeste que plutôt rarement sous sa forme traditionnelle, c'est-à-dire en tant qu'acte intervenant *a posteriori*, une fois les processus d'écriture et de publication achevés : elle intervient plutôt, dans bien des cas, dans le processus même de création des œuvres. Ainsi l'édition bilingue et trilingue, par exemple, très répandue en poésie latino-canadienne<sup>32</sup>, suppose une incorporation de la traduction à l'œuvre elle-même, dans son

---

<sup>31</sup> Voir les articles de H. Hazelton, « Québec Hispánico » et « Translation as a Nexus for Literary Exchange between Latin America and Canada ».

<sup>32</sup> Ce type de publication semble effectivement se prêter particulièrement bien aux recueils de poésie, qui présentent d'ailleurs différentes configurations : parfois le texte original est présenté sur la page de gauche et la traduction sur la page de droite, comme dans les recueils de poésie d'Yvonne America Truque. Dans le cas de certains des recueils de poésie bilingues du Chilien Alfredo Lavergne, les deux versions sont à la fois conjointes et séparées : le livre est « réversible » et possède deux pages couvertures, une à l'avant et

*état premier*, faisant des deux versions un seul objet physiquement indissociable : la publication de l'œuvre originale est conditionnelle, en quelque sorte, à celle de sa traduction, rendant partiellement inadéquates les catégories de texte-source et de texte-cible – l'une des binarités fondamentales sur lesquelles se sont longtemps construites les théories de la traduction. Le brouillage de ces binarités fondamentales est encore plus frappant chez d'autres auteurs du corpus latino-canadien, dont les œuvres défient non seulement les notions de source et de cible, mais également celles de langue de départ et de langue d'arrivée. C'est le cas par exemple de l'écrivain et dramaturge chileno-canadien Alberto Kurapel et de son « théâtre de l'exil », qui fait intervenir simultanément l'espagnol et le français dans ses pièces. Plus encore que les éditions bilingues en poésie, où la traduction, bien qu'intégrée à l'œuvre originale, constitue tout de même un texte distinct du texte espagnol – et souvent le résultat du travail d'un traducteur –, la stratégie bilingue du théâtre de Kurapel place l'autotraduction au cœur du processus de création artistique.

Plus encore que de simplement intégrer la traduction à son processus de création, Kurapel questionne en réalité la notion d'équivalence supposée entre le texte original et le texte traduit en jouant avec sa propre stratégie de traduction. Signalant que seulement deux des sept pièces de Kurapel sont de véritables traductions, Hazelton remarque que les autres se présentent plutôt comme des « hybrid texts in which some passages are fully translated and others only partially so or not even at all »<sup>33</sup>. Selon lui, cette « somewhat cavalier or at least loose interpretation of his own bilingual strategy [...] rais[es] the question as to whether or not he is ultimately writing a unified multilingual play rather

---

une à l'arrière, s'ouvrant sur chacune des versions. Certains recueils auto-traduits par leur auteur, comme le recueil *Tango* de Blanca Espinoza, se présentent également sous une forme bilingue.

<sup>33</sup> H. Hazelton, « Translation as a Nexus for Literary Exchange between Latin America and Canada ».

than simply conveying the same information in two languages »<sup>34</sup>. Chez Kurapel, la traduction n'est pas uniquement envisagée comme un moyen de transmettre dans une langue seconde un texte rédigé dans sa langue maternelle. Plutôt, elle semble devenir l'essence de l'écriture en même temps qu'une métaphore de la condition de l'être en déplacement, comme le souligne Maite Gomez à propos de cet auteur-dramaturge :

[B]ilingualism in exile is much more than the use of two languages. A bilingual statement is the manifestation of a split thought which must be communicated in two different languages because it contains within itself two different realms of experience. Thus bilingualism refers both to the fragmented consciousness of the individual and to the process of «translation» (cultural and linguistic) which must take place for him/her to live in those two realms at once [...] <sup>35</sup>.

Cette remarque de Gomez sur le processus de « traduction culturelle et linguistique » à l'œuvre de façon si flagrante chez Kurapel pourrait également s'appliquer à la plupart des écrivains latino-canadiens, pour qui le déplacement et la nécessité de faire cohabiter deux domaines d'expérience distincts est une réalité dont les œuvres portent souvent la trace<sup>36</sup>.

Cette double portée qu'acquiert la traduction, soit une portée linguistique motivée par la nécessité de rejoindre un public plus vaste et une portée culturelle surgissant d'un besoin de rendre compte de « l'effacement de la langue de départ » et de la « migration définitive de la langue d'origine vers une nouvelle demeure linguistique »<sup>37</sup>, illustre le déplacement conceptuel qui fait passer la traduction d'une pratique textuelle à une condition de l'existence dans la plupart des sociétés modernes. L'écrivain immigrant a un rapport encore plus direct avec cette double expérience :

The condition of the migrant is the condition of the translated being. He or she moves from a source language and culture to a target language and culture so that *translation* takes place both in

<sup>34</sup> H. Hazelton, « Polylingual identities : writing in multiple languages », p. 236.

<sup>35</sup> M. Gomez, « Infinite Signs : Alberto Kurapel and the Semiotics of Exile », p. 41.

<sup>36</sup> Pour une étude de la poétique du déplacement chez les auteurs du corpus latino-canadien, voir E. Palmero González, « Desplazamiento cultural y procesos literarios en las letras hispanoamericanas contemporáneas: la literatura latino-canadiense », p. 72 et suivantes.

<sup>37</sup> S. Simon, « L'hybridité et après. Figures du traduire », p. 321.



the physical sense of movement or displacement and in the symbolic sense of the shift from one way of speaking, writing and interpreting the world to another<sup>38</sup>.

C'est ce dernier aspect de la traduction comme façon d'être au monde que les théories traditionnelles, axées sur le transfert linguistique et culturel entre deux entités supposées distinctes et homogènes, semblent difficilement pouvoir prendre en charge et que les théories postcoloniales ont entrepris d'explorer. La traduction est alors envisagée comme un « prisme permettant de saisir la nature et les effets des relations interculturelles, [un] instrument d'analyse du déplacement et de la configuration des formes »<sup>39</sup>.

#### 1.4 Postcolonialisme des lettres latino-canadiennes

Les remarques précédentes permettent de constater que l'étude de la traduction chez les auteurs latino-canadiens s'ouvre sur plusieurs questions auxquelles les théories « classiques » de la traduction n'apportent pas de réponses véritablement adéquates. En ce sens, le cas de la littérature latino-canadienne en traduction est représentatif des nouveaux paradigmes qui redéfinissent actuellement la traductologie au-delà des oppositions binaires sur lesquelles elle s'était d'abord construite. Les plus récents travaux dans cette discipline ont en effet entrepris de répondre à des questions semblables à celles qui nous occupent ici, et qui se posent en réalité pour une multitude de zones de contact culturelles et pour bon nombre des textes littéraires qui en sont issus :

What happens when postcolonial texts, originals and translations alike, begin to inhabit a middle or hybridized ground between « source » and « target » [...] ? What happens when the distinction between original and translation itself begins to break down, and it is no longer clear which part of a text is original and which is translated from another language?<sup>40</sup>

<sup>38</sup> M. Cronin, *Translation and Identity*, p. 45 (italiques dans l'original).

<sup>39</sup> S. Simon, « L'hybridité et après. Figures du traduire », p. 342.

<sup>40</sup> D. Robinson, *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*, p. 112.

Ces questions que mentionne Douglas Robinson dans *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained* font écho à celles que se sont posées d'autres chercheurs postcoloniaux en traductologie lorsque confrontés au rôle changeant joué par la traduction dans les corpus littéraires du monde contemporain, un monde marqué par une mobilité toujours croissante qui l'apparente de plus en plus à une « immense contact zone, where intercultural relations contribute to the internal life of all national cultures »<sup>41</sup> et qui fait en sorte que « the West looks more and more like its former colonies, heterogenous and diverse [...] »<sup>42</sup>. Les nouvelles configurations postcoloniales donnant naissance à des zones de contact hétérogènes et multilingues déplacent les enjeux de la traduction et rendent le plus souvent inopérantes les conceptions de culture et de langue comme entités homogènes qui sous-tendent ses définitions traditionnelles :

Translation in the traditional sense requires stable differences between two cultures and their languages, which the translator then bridges; the mixing of cultures and languages in migrant and border cultures makes translation in that traditional sense impossible. But at the same time, that mixing also makes translation perfectly ordinary, everyday, business as usual: bilinguals translate constantly; translation is a mundane fact of life<sup>43</sup>.

La présence « naturelle » de la traduction dans le corpus latino-canadien, la façon dont elle s'est spontanément présentée dès ses premières manifestations et tout au long de son « développement » – publications dans des revues bi- ou trilingues, recueils de poésie en version bilingue, auto-traduction et textes multilingues – évoquent bel et bien cette quotidienneté de la traduction mentionnée par Robinson. De même que pour les auteurs latino-canadiens, passé le choc de l'arrivée et de l'adaptation à leur nouvelle société

---

<sup>41</sup> S. Simon, « Translating and interlingual creation in the contact zone », p. 58.

<sup>42</sup> D. Robinson, *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*, p. 29.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 27.

d'accueil, la traduction devient inévitablement une réalité de la vie quotidienne, de même la traduction de leurs textes semble aller, la plupart du temps, plutôt de soi.<sup>44</sup>

Bien sûr, observer les manifestations de la traduction à travers les lentilles du postcolonialisme doit tout de même s'effectuer avec prudence, ou du moins, en apportant quelques nuances. Si le travail d'un Alberto Kurapel est un exemple éloquent de cette tendance à l'hybridité linguistique caractéristique des textes littéraires postcoloniaux, « where languages swirl disconcertingly accross boundaries, [and where] it is often difficult to identify a single source language and a single target language »<sup>45</sup>, tel n'est cependant pas le cas de tous les auteurs latino-canadiens. En réalité, les modalités d'insertion de la traduction dans le travail des auteurs latino-canadiens et québécois sont bien différentes d'un auteur à l'autre et varient beaucoup en fonction du genre littéraire du texte – prose, poésie, théâtre. Parmi les œuvres appartenant au corpus latino-canadien, ou latino-québécois, certaines ont été rédigées en espagnol et n'ont jamais été traduites en français ou en anglais : par exemple, les différents recueils de poésie de l'écrivain d'origine bolivienne Alejandro Saravia ainsi que son roman *Rojo, amarillo y verde*, qui restent à ce jour disponibles uniquement en espagnol<sup>46</sup>. D'autres œuvres ont suivi un cheminement plutôt classique allant de l'écriture et de la publication en langue originale à la traduction et à la publication en langue cible : c'est le cas, notamment, du recueil de

---

<sup>44</sup> Fait intéressant, lorsque les auteurs latino-canadiens ne se traduisent pas eux-mêmes (comme Alberto Kurapel et Blanca Espinoza), la traduction de leurs œuvres est souvent effectuée par des personnes qui leur sont proches : conjoint ou conjointe, ami(e), etc : le recueil de nouvelles de José Leandro Urbina traduit par sa femme, Christine Shantz, et son roman par Danièle Rudel-Tessier, la femme de son ami; Alfredo Lavergne traduit pas sa compagne Sylvie Perron; le Salvadorien Salvador Torres traduit par son amie Laurie Palin; le Mexicain Gilberto Flores Patiño traduit par sa femme Ginette Hardy; etc. Voir H. Hazelton, « Translation as a Nexus for Literary Exchange ».

<sup>45</sup> D. Robinson, *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*, p. 101.

<sup>46</sup> À l'exception de sa nouvelle « La noche de Miguel », traduite en anglais par Hugh Hazelton et publiée dans *Latinocanáda*.

nouvelles de José Leandro Urbina, *Las malas juntas*, qui a été d'abord rédigé et publié en espagnol chez Cordillera, pour être ensuite, quelques années plus tard, traduit en anglais.

Cependant, même lorsque la traduction suit un parcours plus classique et que la plupart des oppositions binaires semblent fonctionner, le cadre postcolonial demeure pertinent pour envisager les enjeux de la traduction lorsqu'elle prend place à l'*intérieur* de la zone de contact. Que dire, en effet, de la frontière entre la culture source et la culture cible lorsque l'écriture *et* la traduction ont lieu dans un même espace géographique, comme c'est le cas de la grande majorité des œuvres du corpus latino-canadien? L'auteur « étranger » est-il encore aussi étranger lorsqu'il habite la même ville, fréquente les mêmes lieux que nous – et même, parfois comprend et parle notre langue? Michael Cronin parle à cet égard de « reterritorialisation » de la traduction, lorsque cette activité n'est plus associée à un territoire lointain et étranger, mais qu'elle devient plutôt une activité pratiquée à l'*intérieur* des frontières d'un territoire « national » :

Migration means that translation can no longer be seen as simply an aspect of the « foreign » [...] but is increasingly present on the domestic front. What we have in effect is the deterritorialization of translation itself where translation is no longer a practice identified with a « foreign » territory and deemed unnecessary on home ground<sup>47</sup>.

Le cas de la littérature latino-canadienne illustre assez bien ce « shift from *extrinsic* to *intrinsic* translation »<sup>48</sup> dont parle Cronin : la traduction de ces auteurs d'origine latino-américaine vivant, écrivant et publiant au Québec et au Canada ne relève pas de la même logique ni de la même nécessité que s'ils vivaient, écrivaient et publiaient à l'étranger, dans leur pays d'origine. D'une part, parce que leurs textes eux-mêmes portent souvent la

---

<sup>47</sup> M. Cronin, *Translation and Identity*, p. 65.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 64 (italiques dans le texte).

trace de l'expérience du déplacement et de l'intégration à une société d'accueil<sup>49</sup>, les rapprochant ainsi, sur le plan thématique, des auteurs de la branche « migrante » de l'institution littéraire locale; d'autre part, parce que les processus d'écriture, de traduction et de publication – original et traduction, et quelle que soit la démarche particulière de l'auteur –, ont tous lieu à l'intérieur d'un *même* territoire, et que la traduction ne remplit plus son rôle classique en s'incorporant plutôt au processus de création lui-même, ce qui ne serait certes pas le cas si ces auteurs avaient continué à écrire dans leur pays d'origine.

Nous voyons se profiler ici un nouvel enjeu qui tient à la signification, *pour la société d'accueil*, de cette zone de contact littéraire créée avec les auteurs latino-américains. En effet, si « [t]ranslation no longer bridges a gap between two different cultures, but becomes a strategy of intervention through which newness comes into the world, where cultures are remixed »<sup>50</sup>, ce que la traduction dans la zone de contact latino-canadienne telle que nous l'avons étudiée semble bel et bien suggérer, la signification pour la culture d'accueil, de même que pour sa littérature, reste encore à explorer. Plus spécifiquement, les questions que soulève la présence d'une littérature en espagnol produite et traduite au Québec apparaissent comme particulièrement révélatrices de l'association désormais problématique, mais profondément ancrée, entre langue, littérature, nation et territoire. Si la remise en question des fondements de cette association est presque devenue un lieu commun de l'approche postcoloniale, elle n'en demeure pas moins un élément essentiel à la compréhension des tensions qui surgissent lorsque nous tentons de penser la place des lettres latino-québécoises au Québec.

---

<sup>49</sup> « Despite the diversity of these [latino-québécois] writers, certain key themes are common to much of their work. These include political militancy, nostalgia, exile, return to the homeland, and adaptation to the reality of life in Quebec. » H. Hazelton, « Quebec Hispánico », p. 121.

<sup>50</sup> S. Simon, *Changing the Terms*, p. 21.

## **II. Zones de tension**

### **2.1 Une littérature (latino-)québécoise?**

Lorsque Hugh Hazelton postule l'existence d'une littérature « latino-québécoise », il part d'un constat relativement simple et certes indéniable : il se publie, sur le territoire du Québec, une littérature produite par des auteurs d'origine latino-américaine, la plupart du temps en espagnol, parfois dans les deux langues, selon les modalités que nous avons explorées plus haut, parfois aussi directement en français<sup>51</sup>. Bien souvent, cette littérature est marquée par l'expérience des écrivains en tant qu'immigrants en sol québécois, et ceux-ci sont, la plupart du temps, influencés par la littérature de leurs pairs québécois. Parmi toutes les formes qu'ont pu prendre les échanges littéraires à l'intérieur de la zone de contact latino-québécoise, la traduction et les publications bilingues ont certainement été l'une des manifestations les plus tangibles de cette « increased permeability », voire de cette « reciprocal osmosis »<sup>52</sup> entre les lettres québécoises et latino-québécoises, selon les expressions utilisées par Hazelton dans « Quebec Hispánico ». Ce dernier constat, optimiste, pourrait presque laisser croire qu'une reconnaissance des auteurs latino-américains vivant au Québec s'est véritablement opérée au sein de l'institution littéraire de ce territoire et que leur intégration au corpus national ne pose aucun problème particulier. Or, bien entendu, il n'en est rien.

D'une part, la réception de cette littérature hispanophone, au Québec comme au Canada, est d'emblée problématique puisque l'espagnol, par ailleurs langue littéraire

---

<sup>51</sup> Tel que nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, Hazelton considère comme faisant partie de la branche latino-québécoise les écrivains d'origine latino-américaine qui choisissent d'écrire et de publier directement en français, comme Gloria Escomel et Marilú Mallet.

<sup>52</sup> H. Hazelton, « Quebec Hispánico », p. 121.

mondiale au même titre que l'anglais ou le français, n'est pas la langue de l'institution littéraire du Québec ou du Canada. La traduction de ces œuvres en français ou en anglais ne semble pas non plus suffire à assurer leur diffusion ou à attirer l'attention de la critique au même titre que les œuvres écrites et publiées en langue originale :

The language in which an author writes is also an important key to critical recognition. [...] Writers who continue to work in Spanish are considered to be somehow foreign, even when translated to English or French, while those who write in one or the other of the two official languages are thought to have joined the mainstream. A special dossier on immigrant writers in *Lettres québécoises* in 1992, for example, limited itself solely to those who wrote directly in French [...] <sup>53</sup>.

D'autre part, la présence d'une littérature en espagnol au Québec et la dynamique d'échange et de perméabilité qui a pu s'installer entre les corpus québécois et latino-québécois ne signifie pas pour autant que ces derniers puissent être reconnus d'emblée comme faisant partie de l'ensemble que l'on nomme « littérature québécoise », et ce, principalement à cause de la question soulevée par Hazelton dans la citation précédente : celle de la langue d'écriture. Cette question est d'autant plus délicate que la littérature québécoise est marquée par un rapport particulier à l'identité et à la langue française<sup>54</sup>, et que ce rapport rend la perspective d'une inclusion naturelle des auteurs latino-québécois au corpus national hautement improbable. En réalité, le postulat de l'existence d'une littérature *latino*-québécoise est porteur d'un questionnement inhérent sur ce qu'est, aujourd'hui, la littérature québécoise – sur ses frontières et ses contours, sur les tensions qui la traversent, et que la réflexion sur la place qu'y occupent les auteurs hispanophones permet de mettre au jour. Il est intéressant de noter qu'un tel questionnement va dans le

<sup>53</sup> H. Hazelton, *Latinocanadá*, p. 23.

<sup>54</sup> Pour un essai sur l'importance du discours réflexif sur la langue dans le développement de la littérature québécoise, voir *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, de Lise Gauvin, où elle développe le concept de « surconscience linguistique » pour caractériser les rapports entre langue et littérature dans le contexte québécois.

sens de l’affirmation de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, qui, dans leur *Histoire de la littérature québécoise*, signalent qu’« [a]dopter un point de vue contemporain sur la littérature québécoise, c’est forcément aborder la question de ses frontières non seulement en regard de la tradition, mais aussi à partir des interrogations auxquelles fait face à présent la culture québécoise »<sup>55</sup>. Cette réflexion rejoint également, par de nombreux aspects, d’autres réflexions actuelles sur la littérature anglo-québécoise et sur les « écritures migrantes » au Québec depuis la fin des années 1980. Sans le moindrement prétendre faire un tour exhaustif de cette question complexe, nous tenterons néanmoins quelques brèves remarques sur les points que nous venons de soulever et qui permettent de mieux cerner ces « zones de tension » créées par la présence d’une littérature en langue espagnole publiée et traduite sur le territoire québécois.

## 2.2 Des périphéries et des centres

Dans un article intitulé « Latin-Americanizing Canada », José Antonio Giménez Micó se penche sur l’incorporation d’une culture latino-américaine à l’intérieur du Canada en abordant cette incorporation précisément du point de vue de la transformation qui en résulte *pour la culture canadienne*, à savoir « the reshaping of a Canadian identity that is more aware of its own diversity »<sup>56</sup>. Selon lui, la diglossie – le confinement de la langue maternelle aux sphères privées et, sur le plan littéraire, à des publications plus ou moins marginales –, de même que la traduction en langue dominante, « are symptoms of a larger cultural phenomenon : the constantly and necessarily conflictive dialogue between

---

<sup>55</sup> M. Biron, F. Dumont et E. Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, p. 14-15.

<sup>56</sup> J. A. Giménez Micó, « Latin-Americanizing Canada », p. 59.



hegemonic and secondary cultures »<sup>57</sup>. Dans son propos, Giménez Micó insiste sur le fait que les écrivains latino-canadiens, malgré le traumatisme de l'exil forcé et la condition subalterne de leur culture et de leur langue dans leur pays d'accueil<sup>58</sup>, sont des agents *actifs* de transformation et d'appropriation plutôt que des acteurs passifs se contentant d'être « absorbés » par la culture dominante. Il vise ainsi à défier

the current hegemony, which leads to the misconception that only the dominant culture influences, but is never influenced in return. We cannot [...] deny the existence of these contacts from either side, though they are obviously unequal, conflictive, and telling the cacophonous nature of any discursive universe<sup>59</sup>.

Ces propos font écho à ceux de Pratt qui, dans sa discussion sur les zones de contact coloniales, signalait que les modes de représentation des cultures périphériques par la métropole coloniale tendaient généralement à occulter un fait : que si la périphérie est déterminée par le centre et que les cultures subordonnées, de par leur condition subalterne, incorporent forcément à leur mode de vie et à leur système de valeurs certains éléments appartenant à la métropole, de même cette dernière est, selon des modalités distinctes, continuellement influencée et travaillée par sa périphérie. Cette bidirectionnalité de l'échange, quelque inégal que soit le rapport de pouvoir entre les différentes cultures en présence, est une constante de la zone de contact, où s'installe un processus dynamique de co-influence qui transforme autant le centre que la marge. La manifestation la plus tangible de cette influence « from the outside in »<sup>60</sup> réside, selon Pratt, dans ce besoin qu'a la culture dominante de constamment se représenter l'autre :

While the imperial metropolis tends to understand itself as determining the periphery [...], it habitually blinds itself to the ways in which the periphery determines the metropolis – beginning,

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>60</sup> M. L. Pratt, *Imperial Eyes*, p. 6.

perhaps, with the latter's obsessive need to present and re-present its peripheries and its others continually to itself<sup>61</sup>.

Par cet acte volontaire de représentation de l'autre, si grande soit la distance qui l'en sépare et aussi irréductible que puisse paraître sa différence, la métropole ne réussit pas uniquement à se distinguer de ses colonies : elle permet aussi, plus ou moins inconsciemment, que celles-ci la travaillent et que le contact qui s'établit avec elles, même hiérarchisé, la transforme subtilement. En ce sens, si nous revenons à l'affirmation de Giménez Mico concernant les auteurs latino-canadiens, nous pourrions affirmer que ces derniers sont *nécessairement* des acteurs actifs de transformation du centre, qu'ils le veuillent ou non : leur seule présence confronte ce centre à lui-même et le force à réévaluer la représentation qu'il se fait de sa propre identité.

De quelle façon la présence des auteurs latino-qubécois, étrangers de par leur origine et marginaux de par leur langue d'expression, contribue-t-elle à un renouvellement de l'identité de la société qui les accueille et à la réévaluation des frontières de sa littérature? Il pourra sembler risqué, ici, de tenter un parallèle entre la zone de contact coloniale à laquelle se réfère Pratt et la zone de contact latino-qubécoise, compte tenu des différences réelles entre la situation du Québec et celle des grandes métropoles coloniales, d'une part; et, d'autre part, considérant que le Québec lui-même a longtemps été un « territory colonized by the power of English »<sup>62</sup>, deux éléments qui rendent quelque peu incongru son positionnement conceptuel en tant que centre. Il faut cependant souligner, comme le fait Sherry Simon, que les transformations qu'a connues le Québec depuis les années 1960 et 1970 et qui ont donné à la province

---

<sup>61</sup> M. L. Pratt, *Imperial Eyes*, p. 6.

<sup>62</sup> S. Simon, « Translating and interlingual creation in the contact zone », p. 59.

francophone « a new economic, political and cultural confidence »<sup>63</sup> ont fait perdre à ce paradigme de la société colonisée et aliénée une partie de sa pertinence et de son utilité. Le Québec d'aujourd'hui, au contraire, est confronté aux enjeux auxquels font face toutes les sociétés postcoloniales, notamment en regard de la diversification de sa population par l'immigration :

As a French-speaking political community, implicated in the cultural dynamics of North America and receiving immigrants from across the globe, Quebec can be said to participate fully in the contradictions and tensions of contemporary postcoloniality<sup>64</sup>.

De même, tout comme le concept de zone de contact a pu être utile pour décrire des situations postcoloniales inédites, de même il pourrait se révéler utile de transposer à une plus petite échelle les mécanismes par lesquels la culture québécoise, par un renversement *a priori* surprenant, se retrouve dans la position du centre, et les écritures « immigrantes » produites sur son sol, dans la position de sa périphérie.

### 2.3 Des écritures migrantes au Québec

Mais tout d'abord, comment les auteurs latino-canadiens s'insèrent-ils dans le « champ littéraire » québécois? En font-ils partie ou en sont-ils irrémédiablement exclus? Dans un bref article paru en 2004 dans le magazine *Spirale*, Marco Micone soulève quelques-unes de ces interrogations qui travaillent la littérature québécoise contemporaine : « Les œuvres écrites par les écrivains issus de l'immigration font-elles partie de la littérature québécoise? Et celles écrites en anglais et en d'autres langues? »<sup>65</sup>. Bien que concluant finalement qu'« [au] Québec, la littérature ne s'écrit pas qu'en français » et qu'elle est en

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> M. Micone, « Immigration, littérature et société », p. 4.

réalité « [p]lurilingue et territorialement définie [...] »<sup>66</sup>, Micone ne s'aventure pas à postuler ouvertement l'appartenance au corpus québécois des auteurs immigrants qui écrivent dans leur langue maternelle et qui sont traduits en français, se contentant d'effleurer la question entre parenthèses : « (Pour ce qui est des œuvres écrites par les immigrants dans leur langue d'origine et traduites en français, nul *arpenteur* n'a encore osé les délégitimer!) »<sup>67</sup>. Cette ambiguïté, qui consiste à donner une assise territoriale et plurilingue à la littérature québécoise tout en ne parvenant pas à se défaire de son assise linguistique, excluant ainsi d'emblée les auteurs qui n'écrivent pas en français, et ce, même lorsque leurs œuvres sont traduites, cette ambiguïté est symptomatique du malaise rattaché à la question des critères d'appartenance à une littérature depuis longtemps définie en termes de langue et, dans les mots de Simon Harel, « obsédée par l'identité »<sup>68</sup>. Venant de Micone, un écrivain québécois d'origine italienne associé à l'écriture migrante au Québec – et donc, à la « nouvelle identité québécoise » et au « partage des imaginaires et des mémoires »<sup>69</sup> valorisés par le discours sur ces écritures –, ce contournement de la question des écrivains allophones au Québec est certes révélateur du poids identitaire qui continue de peser sur la littérature québécoise.

En effet, comment expliquer qu'un certain discours critique se voulant inclusif et intégrateur, par ailleurs si enthousiaste à l'égard de la littérature migrante au Québec et prêt à accueillir au sein de son institution ces écrivains venus d'ailleurs, à en faire les « nouveaux représentants » de la vie littéraire d'une province pluraliste et ouverte sur le monde, soit en revanche resté presque complètement muet sur la présence de ces

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 4 (italiques dans le texte).

<sup>68</sup> S. Harel, « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise », p. 41.

<sup>69</sup> M. Micone, « Immigration, littérature et société », p. 4.

nouveaux représentants lorsqu'ils ont continué à écrire dans leur langue d'origine plutôt qu'en français? D'un point de vue pragmatique, la barrière linguistique est certes réelle, puisque le lectorat québécois est encore majoritairement francophone; cependant, comment se fait-il que ni la publication bilingue de ces œuvres, ni leur traduction en français – deux solutions qui font tomber cette barrière linguistique – ne leur permettent de s'aménager une certaine place au sein des lettres québécoises, comme ce fut le cas des écritures migrantes en français? Au contraire, comme nous l'avons entrevu jusqu'ici, la critique n'a en général accordé que bien peu d'attention aux écrivains latino-québécois publiés en traduction, tandis que ceux qui ont choisi d'écrire directement en français ont généralement eu moins de difficulté à obtenir une certaine reconnaissance. C'est bien que le problème n'est pas d'ordre purement pragmatique et que l'attention critique qui a été portée aux écritures migrantes depuis le milieu des années 1980<sup>70</sup> n'était pas uniquement la marque d'une ouverture désintéressée à la littérature des communautés immigrantes du Québec. La facilité avec laquelle l'institution littéraire québécoise s'est tout à coup approprié les écritures migrantes en français, tout en demeurant dans une ignorance relative de celles écrites en d'autres langues, met en évidence les « rules of engagement for literary acceptance »<sup>71</sup> qui sont les siennes propres : au-delà des affinités au niveau des thèmes et des influences, des recoupements et des croisements textuels chez les auteurs, la langue d'écriture des auteurs immigrants semble rester le facteur le plus déterminant de leur inclusion ou de leur exclusion et mise à la marge du corpus québécois.

---

<sup>70</sup> Rappelons qu'en 1985 paraissait l'important essai de Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, dans lequel un chapitre entier était consacré aux écritures migrantes. Ces écritures ont largement été étudiées et commentées par la suite : voir la section consacrée à l'écriture migrante dans M. Biron, F. Dumont et E. Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, p. 561-567.

<sup>71</sup> H. Hazelton, *Latinocanadá*, p. 23.

En réalité, les écueils critiques de la valorisation des écritures migrantes au Québec ont été mis en lumière par certains théoriciens. Simon Harel, par exemple, a mis en garde contre un discours qui, sous couvert d'ouverture à l'autre et de cosmopolitisme, opère en fait une « récupération massive dans le champ littéraire »<sup>72</sup> de l'expérience et de la culture de l'Autre, de manière à valoriser une posture énonciative centrale :

Sous l'apparente valorisation de l'altérité, alors présentée comme un espace « lointain », le sujet théoricien ne cesse de valoriser sa propre posture énonciative. Cette dernière incarne la distance nécessaire qui justifie l'existence – et l'exotisme – de la littérature des communautés culturelles<sup>73</sup>.

Cette récupération de l'expérience de l'écrivain immigrant est symptomatique, selon Harel, d'une littérature qui est sans cesse en train de se poser la question de sa légitimité et qui, par la représentation de ses marges, cherche en fait à se valider dans la position centrale qu'elle souhaite occuper, sans pour autant l'assumer pleinement. La marge devient un moyen de justification et une preuve tangible de l'existence du centre : « la périphérie représente une première marge qui associe la littérature québécoise à une inscription dite locale dans le monde francophone, plus particulièrement face à la France »<sup>74</sup>. Fulvio Caccia a lui aussi fait remarquer cet effet de renversement par lequel « la littérature québécoise [...] juge ses écritures migrantes à l'aulne avec laquelle elle est elle-même jugée : l'exotisme »<sup>75</sup>. Plutôt que de symboliser sur le plan littéraire l'incorporation harmonieuse des immigrants à leur société d'accueil, la littérature migrante aurait en réalité servi, en quelque sorte, de « marqueur d'altérité »<sup>76</sup> renforçant le caractère identitaire – et francophone – de la littérature québécoise.

<sup>72</sup> S. Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, p. 72.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>75</sup> F. Caccia, « Les écritures migrantes entre exotisme et éclectisme », p. 77.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 78.

Ce constat, dur car mettant en lumière une certaine instrumentalisation de la littérature migrante, permet néanmoins de comprendre la difficulté qu'il y a à penser la place d'une telle littérature au sein de l'institution si elle ne s'exprime pas en premier lieu en français : car la langue, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, demeure encore à ce jour un critère primordial d'appartenance au corpus national québécois.

## **2.4 Traduction et conflictualité**

Il ne faudrait pas pour autant, à la lumière des considérations précédentes, porter un jugement particulièrement sévère sur l'institution littéraire québécoise en oubliant que la difficulté à entrevoir une littérature autrement qu'en termes « nationaux » et en fonction d'une équivalence supposée entre nation, langue et culture, est loin d'être propre au Québec. En réalité, comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, ce paradigme détermine le champ littéraire depuis fort longtemps, et le Québec, en se dotant d'une littérature nationale dans les années 1960, a fait sien le présupposé monolingue qui est celui des grandes littératures nationales : « la littérature québécoise s'est appuyée sur l'adéquation entre langue et territoire à la base de la constitution des corpus littéraires nationaux, alors que le français faisait l'objet d'une reconquête symbolique [et que] la nécessité de faire usage du français [était] mise de l'avant »<sup>77</sup>. Si le contexte de l'époque se prêtait à une telle définition et que celle-ci revêtait alors un caractère émancipateur et salutaire, il en est autrement aujourd'hui : au Québec comme ailleurs,

the fractured reality of linguistic and cultural experiences in modern, globalised societies [...] challenge[s] the national, temporal and language paradigms that traditionally organized and institutionalized the illusion of « unified national literary cultures » within literary studies<sup>78</sup>.

<sup>77</sup> C. Leclerc et S. Simon, « Zones de contact », p. 18.

<sup>78</sup> R. Meylaerts, « Heterolingualism in/and translation », p. 1-2.

Ainsi, l'insertion problématique des œuvres latino-québécoises à un corpus encore généralement perçu en termes nationaux et linguistiques ne doit pas forcément être interprétée comme le signe de la fermeture et de l'étroitesse identitaire du champ littéraire québécois : plutôt, elle doit être perçue comme le signe que les tensions culturelles et identitaires propres aux sociétés postcoloniales, qui changent les termes<sup>79</sup> de la représentation qu'elles ont d'elles-mêmes, sont à l'œuvre ici comme ailleurs. L'enthousiasme à l'égard des écritures migrantes, comme nous l'avons vu, n'a pas signifié la sortie du paradigme national et linguistique pour la littérature québécoise; cependant, toute la réflexion qui s'est mise en place autour de ces écritures et de leur signification en regard des frontières de cette littérature est en soi le signe d'un dynamisme et d'une ouverture qui permettent véritablement d'envisager un renouvellement de ses discours. Si l'on accepte en effet d'admettre que la littérature québécoise, tout comme la société dont elle est issue, n'est pas homogène et unilingue, mais bien hétérogène et traversée de multiples identités, de multiples langues, il devient possible d'envisager de nouveaux termes d'appartenance et d'inclusion. Et, puisque « the issues of linguistic diversity and multilingualism are inherently tied to translation »<sup>80</sup>, il importe de réfléchir au rôle que pourrait jouer la traduction dans cette redéfinition.

Une telle réflexion a d'ailleurs déjà été amorcée. Dans *Translation and Identity*, par exemple, Michael Cronin entreprenait d'examiner « the consequences of migration for identity and translation [...] to see *how translation can contribute to inclusive forms of citizenship* »<sup>81</sup>. Bien que l'étude de Cronin ne porte pas spécifiquement sur la littérature, la question ne manque pas de surgir, étant intimement liée à l'émergence des

<sup>79</sup> Pour reprendre la formulation du titre du livre de S. Simon et de P. St-Pierre, *Changing the Terms*.

<sup>80</sup> R. Meylaerts, « Heterolingualism in/and translation », p. 2.

<sup>81</sup> M. Cronin, *Translation and Identity*, p. 4 (nous soulignons).



langues nationales comme moyens d'affirmation de la souveraineté politique des États et à l'« establishment of national literatures as a suitable object to be taught in the academy »<sup>82</sup>. Remarquant que la littérature en traduction a généralement fait l'objet d'une exclusion canonique, Cronin se pose la question de savoir si, « rather than considering translation as an issue which only arises when one goes *outside* the national language or the national canon [...], is it not time to actively consider translation as a phenomenon *inside* the language [...] »<sup>83</sup>, et donc, en tant que phénomène pouvant se dérouler à l'*intérieur* d'une littérature, même lorsque celle-ci s'est historiquement définie en termes nationaux et monolingues. Pour revenir au cas précis de la littérature québécoise et de la zone de contact latino-québécoise : ne serait-il pas possible d'envisager une prise en compte des auteurs hispanophones et de leurs œuvres, originales et traductions, à travers la reconnaissance du phénomène de la traduction comme faisant désormais *partie* du champ littéraire québécois – comme elle fait déjà partie de son paysage socioculturel?

Il ne s'agirait pas pour autant de nier l'importance qu'ont revêtue l'identité et la langue française pour la littérature québécoise, ni de reléguer aux oubliettes ses origines ou de nier son caractère particulier qui est celui d'une littérature francophone au statut très mineur en regard de ce que Pascale Casanova a appelé la « république mondiale des lettres »<sup>84</sup>. Au contraire, l'assouplissement des paramètres de la littérature québécoise pourrait témoigner de sa vitalité et de sa prise de conscience – plutôt que de son refoulement – des zones de contacts qui l'habitent et qui, nous l'avons signalé, contribuent déjà à la transformer. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que, depuis quelques années, le débat sur la place des lettres anglo-québécoises a fait émerger des

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>84</sup> P. Casanova, *La république mondiale des lettres*, 2008 [1999].

réflexions porteuses d'un renouveau dans les discours sur la littérature québécoise. Parmi ces réflexions, le pari de la « conflictualité dans un contexte (post)colonial »<sup>85</sup>, tenu par Simon Harel, suggère de reconnaître que la conflictualité peut être une attitude préférable au consensus lorsque vient le temps d'envisager le mode d'être des lettres québécoises postmodernes. Faisant remarquer que « [l]a quête d'un dénominateur commun qui assure la pérennité de la littérature québécoise semble chose du passé »<sup>86</sup>, Harel voit dans la conflictualité et les zones de tension un véritable potentiel de renouvellement du discours critique : « Plutôt que la déclamation de la fidélité à la langue, la revendication d'appartenances qui ne tolèrent aucune remise en question, ne vaudrait-il pas mieux faire de la culture le répertoire de discussions, d'antagonismes qui font exister la culture? »<sup>87</sup>

Comme le signalaient Leclerc et Simon, la zone de contact ne doit pas nécessairement être « un lieu de rassemblement harmonieux où les différences seraient abolies » : elle peut être « un lieu d'ignorance mutuelle et de rencontres houleuses aussi bien que de rassemblement »<sup>88</sup>. La réflexion que nous avons proposée ici sur la littérature latino-canadienne et latino-québécoise en traduction partage avec celle sur la littérature anglo-québécoise un point commun : la prise en compte de ces corpus au sein de la littérature québécoise implique la reconnaissance « qu'il existe des façons différentes, voire divergentes, d'appartenir à cette littérature » et qu'il faut « pousse[r] l'éclatement au-delà des paramètres linguistiques à partir desquels cette littérature s'est établie »<sup>89</sup>. Seulement alors pouvons-nous commencer à envisager la traduction comme l'un des modes possibles d'appartenance à la littérature du Québec.

---

<sup>85</sup> S. Harel, « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise », p. 50.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>88</sup> C. Leclerc et S. Simon, « Zones de contact », p. 24.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 25.

## Conclusion

Notre réflexion sur la littérature latino-canadienne et latino-québécoise en traduction constitue avant tout un travail d'exploration d'un objet de recherche encore relativement marginal. Certes, le phénomène d'une littérature produite en espagnol par des écrivains immigrants au Québec et au Canada a suscité un nombre tout de même important de travaux : un corpus critique sur cette littérature existe bel et bien, qui s'insère dans le corpus plus large des travaux se penchant sur les échanges culturels dans le contexte canadien. Parmi ces travaux, plusieurs évoquent l'importance de la traduction dans le développement de la littérature latino-canadienne et sa forte présence dans bon nombre des œuvres de ce corpus. Dans l'ensemble, cependant, il nous apparaissait qu'encore peu de travaux offraient une réflexion qui aurait en même temps inscrit la problématique spécifique des auteurs latino-canadiens dans celle, plus large, des pratiques de traduction postcoloniales, en examinant la façon dont ces œuvres bousculent certains présupposés des théories traditionnelles de la traduction. Quant à la réflexion sur l'insertion des auteurs latino-québécois dans le champ littéraire québécois et sur le défi que posent ces auteurs publiés en espagnol et en traduction française pour la définition des frontières actuelles de la littérature québécoise, elle était, à notre connaissance, encore inexistante.

C'est donc dans l'optique de poursuivre une réflexion déjà bien amorcée, mais également d'articuler la portée locale de notre problématique à sa portée plus globale rejoignant le vaste domaine des recherches postcoloniales en littérature et en traductologie, que nous avons entrepris d'explorer ces zones de contact et de tension qui caractérisent, de notre point de vue, le phénomène de la littérature latino-canadienne et latino-québécoise en traduction. D'une part, il nous semblait que nous étions en présence

d'un cas mettant particulièrement bien en évidence les nouveaux paradigmes traductologiques qui envisagent la traduction comme une pratique culturelle plutôt que comme un travail textuel se fondant sur série de dichotomies entre des sources et des cibles. Devant l'incapacité des théories traditionnelles de la traduction à rendre compte de bon nombre de ses manifestations actuelles, les plus récentes recherches abordent souvent la traduction comme un outil qui permet de mieux appréhender les phénomènes d'hybridité naissant des contacts culturels contemporains :

La traduction pointe une difficulté conceptuelle sise au cœur des dispositifs de création et de diffusion de la culture. Elle fait apparaître l'entrecroisement des imaginaires, le fait que la culture *naît* au croisement des langues, dans les rapports d'échange, de résistance ou d'interpénétration<sup>90</sup>.

D'autre part, notre mise en lumière d'une zone de contact littéraire latino-québécoise paraissait devoir inévitablement déboucher sur un autre questionnement, celui de l'insertion problématique d'un corpus d'œuvres hispanophones bilingues et en traduction dans le champ littéraire québécois. Il nous est apparu non seulement qu'un tel questionnement se trouvait en continuité avec les réflexions les plus actuelles sur la littérature québécoise, notamment sur la place des écritures migrantes et anglo-québécoises en son sein, mais également que, encore une fois, loin de se présenter comme un cas isolé, notre réflexion s'articulait en réalité à une problématique de portée globale. Constatant, à la suite de Michael Cronin et de nombreux autres théoriciens, que « the presence of translation through migration [...] makes problematic any ready identification between specific national territory and a particular national idiom »<sup>91</sup>, nous avons perçu que l'exclusion quasi systématique des œuvres en traduction des corpus nationaux résultant de la difficulté persistante qu'il y a à entrevoir ces corpus nationaux

<sup>90</sup> S. Simon, « L'hybridité et après », p. 322 (italiques dans le texte).

<sup>91</sup> M. Cronin, *Translation and Identity*, p. 65.

autrement qu'en termes d'unité linguistique, n'est pas, en réalité, un phénomène propre au Québec. C'est dans cette optique qu'il nous est apparu légitime de nous demander, à la suite des chercheurs en littérature anglo-québécoise, s'il serait un jour possible d'« imaginer [...] une littérature à plusieurs langues »<sup>92</sup> au Québec, et, peut-être, l'appartenance des œuvres en traduction au champ littéraire québécois – même si, bien entendu, il ne nous appartenait pas ici de fournir de réponse définitive à cette question.

Quant à notre traduction de *Las malas juntas* de José Leandro Urbina, nous espérons qu'elle saura rejoindre le lecteur pour lui permettre de découvrir une œuvre importante, non seulement en tant que livre phare de la littérature sur le coup d'État de 1973 au Chili, mais également en tant que l'une des premières œuvres publiées en espagnol au Canada. Si sa parution originale à l'enseigne de Cordillera n'a pas offert à son auteur un succès immédiat, elle lui a certainement permis de diffuser pour la première fois ses nouvelles, dont certains *microcuentos* qui allaient par la suite devenir des classiques du genre<sup>93</sup>. Le succès de ces histoires à la fois difficiles et poignantes ne s'est pas démenti à ce jour, en témoignent les nombreuses rééditions ayant paru depuis la première publication artisanale de 1978 chez Cordillera. Grâce à son recueil de nouvelles et à son roman, *Cobro revertido*, Urbina jouit aujourd'hui d'une belle reconnaissance en tant qu'écrivain dans son pays natal, reconnaissance qui ne s'est malheureusement pas étendue au pays qu'il a habité pendant plus de vingt ans. Nous nous réjouissons à la perspective que notre traduction en français puisse contribuer à faire connaître ici une œuvre et un auteur que nous tenons en haute estime.

---

<sup>92</sup> L. Moyes et S. Henzi, « Les “prétendues ‘deux solitudes’” : à la recherche de l'étrangeté », p. 16.

<sup>93</sup> Notamment « Padre nuestro que estás en los cielos » et « Retrato de una dama », qui, pour avoir figuré dans de nombreuses anthologies, comptent parmi les nouvelles les plus connues du recueil.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **A. Corpus primaire**

#### ***a) Œuvre principale :***

URBINA, José Leandro. *Las malas juntas* [éd. complète et définitive], Santiago, Chili, LOM Ediciones, coll. « Narrativa », 2010 [1978], 147 p.

#### ***b) Autres œuvres (même auteur) :***

URBINA, José Leandro. *Cobro revertido*, Santiago, Chili, Planeta « Biblioteca del Sur », 1992, 200 p.

URBINA, José Leandro. *Las memorias del Baruni, tomo I*, Santiago, Chili, La Calabaza del Diablo, 2009, 131 p.

#### ***c) Traductions :***

URBINA, José Leandro. *Collect Call*, traduction de l'espagnol par Beverly J. De Long-Tonelli, Ottawa, Split Quotation, 1999, 193 p.

URBINA, José Leandro. *Longues distances*, traduction de l'espagnol par Danièle Rudel-Tessier, Outremont, Québec, Lanctôt Éditeur, 1996, 197 p.

URBINA, José Leandro. *Lost Causes*, traduction de l'espagnol par Christina Shantz, Dunvegan, Ontario, Cormorant Books, 1987, 91 p.

#### ***d) Autres œuvres du corpus latino-qubécois :***

ESPINOZA, Blanca. *Tango*, Montréal, Cielo raso-Canada, 2005, 68 p.

KURAPPEL, Alberto. *Colmenas en la sombra ou L'espoir de l'arrière-garde*, Montréal, Humanitas, 1994, 151 p.

KURAPPEL, Alberto. *Prométhée enchaîné selon Alberto Kurapel / Prometeo encadenado segun Alberto Kurapel*, Montréal, Humanitas-nouvelle optique, 1989, 113 p.

KURAPPEL, Alberto. *3 performances teatrales: ExiTlio in pectores extrañamiento; Mémoire 85 / Olvido 86; Off off off, ou Sur le toit de Pablo Neruda*, Montréal, Humanitas-nouvelle optique, 1987, 125 p.

LAVERGNE, Alfredo. *On ne rêve pas encore à la mort / Alguien no soñó que moría*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1993, s. p.

LAVERGNE, Alfredo. *Rétro-perspective / Retro-perspectiva*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1991, s. p.

LAVERGNE, Alfredo. *Traits distinctifs / Rasgos separados*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1989, s. p.

SARAVIA, Alejandro. *Rojo, amarillo y verde*, Toronto, Artifact / Montréal, Enana Blanca, 1998, 223 p.

TRUQUE, Yvonne América. *Feuilles de soleil / Hojas de sol* suivi de *Franchir la distance / Recorriendo la distancia*, Montréal, Adage / Enana Blanca, 2007, 114 p.

TRUQUE, Yvonne América. *Portraits d'ombres et Profils inachevés / Retratos de sombras y Perfiles Inconclusos*, Montréal, CEDAH, 1991, 37 p. (chacune des parties)

TRUQUE, Yvonne América. *Projection des silences / Proyección de los silencios*, Montréal, CEDAH, 1986, 48 p. (chacune des parties)

## **B. Corpus secondaire – littérature latino-canadienne**

CHEADLE, Norman. « Canadian Counterpoint: Don Latino y Doña Canadiense in José Leandro Urbina's *Collect Call* (1992) and Ann Ireland's *Exile* (2002) », dans Norman Cheadle et Lucien Pelletier (dir.), *Canadian Cultural Exchange / Échanges culturels au Canada*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 269-304.

ETCHEVERRY, Jorge. « Chilean Literature in Canada between the Coup and the Plebiscite », *Canadian Ethnic Studies / Études ethniques au Canada*, vol. 21, no 2, 1989, p. 53-62.

FLORES, Arturo C. « Review of *Las malas juntas* », *Chasqui*, vol. 18, no 1, 1989, p. 61-63.

GIMENEZ MICO, José Antonio. « Latin-Americanizing Canada », dans N. Cheadle et L. Pelletier (dir.), *Canadian Cultural Exchange / Échanges culturels au Canada*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 59-74.

GOMEZ, Mayte. « Infinite Signs: Alberto Kurapel and the Semiotics of exile », *Canadian Literature/Littérature canadienne*, 142/143, automne/hiver, 1994, p. 38-48.

HASSET, John J. « Review of *Cobro revertido* », *Chasqui*, vol. 23, no 1, 1994, p. 124-125.

HAZELTON, Hugh. « Exilio, marginación y resolución en las obras de cinco autores chileno-canadiens », dans B. Mertz-Baumgartner et E. Pfeiffer (dir.), *Aves de paso:*

*autores latinoamericanos entre exilio y transculturación (1970-2002)*, Madrid, Iberoamericana/Frankfurt, Vervuert, 2005, p.165-174.

HAZELTON, Hugh. *Latinocanáda: A Critical Study of Ten Latin American Writers of Canada*. Montréal, Ithaca: McGill-Queen's University Press, 2007, 312 p.

HAZELTON, Hugh. « Polylingual Identities: Writing in Multiple Languages », dans Norman Cheadle et Lucien Pelletier (dir.), *Canadian Cultural Exchange / Échanges culturels au Canada*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 225-245.

HAZELTON, Hugh. « Quebec Hispánico. Themes of Exile and Integration in the Writing of Latin Americans Living in Quebec », *Canadian Literature/Littérature canadienne*, 142/143, automne/hiver 1994, p. 120-130.

HAZELTON, Hugh. « Translation as a Nexus for Literary Exchange between Latin America and Canada », présenté à l'occasion de la Second Annual Glendon Graduate Student Conference in Translation Studies, « Building Culture(s): A New Era in Translation Studies »; Glendon College, York University, Toronto, 5 février 2011.

PALMERO GONZÁLEZ, Elena. « Desplazamiento cultural y procesos literarios en las letras hispanoamericanas contemporáneas : la literatura hispano-canadiense », *Contexto*, Segunda etapa, vol. 15, no. 17, 2011, p. 57-81.

TORRES, Luis. « Writings of the Latin-Canadian Exile », *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. 26, nos 1-2, automne/hiver 2001-2002, p. 179-198.

SAGARIS, Lake. « Countries Like Drawbridges: Chilean-Canadian Writing Today », *Canadian Literature/Littérature canadienne*, 142/143, automne/hiver 1994, p. 12-20.

### **C. Corpus théorique, critique et ouvrages de référence**

ARINO, Marc et Mary-Lyne PICCIONE (dir.). *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, 239 p.

BASSNETT, Susan et Harish TRIVEDI (dir.). *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*, London, Routledge, 1999, 201 p.

BERMAN, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999 [1985], 141 p.

BERMAN, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais », 1984, 311 p.



BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 689 p.

CACCIA, Fulvio. « Les écritures migrantes entre exotisme et éclectisme », dans A. de Vaucher Gravili (dir.), *D'autres rêves : les écritures migrantes au Québec*, Actes du Séminaire international du CISQ à Venise (15-16 octobre 1999), Venezia Lido, Supernova, 2000, p. 59-82.

CASANOVA, Pascale. *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008 [1999], 505 p.

CHAPDELAINE, Annick et Gillian LANE-MERCIER. *Faulkner, une expérience de retraduction*, Montréal, PUM, 2001, 183 p.

CHEADLE, Norman et Lucien PELLETIER (dir.). *Canadian Cultural Exchange / Échanges culturels au Canada*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007, 401 p.

CRONIN, Michael. *Translation and Identity*, London: New York, Routledge, 2006, 166 p.

DE VAUCHER GRAVILI, A. (dir.). *D'autres rêves : les écritures migrantes au Québec*, Actes du Séminaire international du CISQ à Venise (15-16 octobre 1999), Venezia Lido, Supernova, 2000, 185 p.

HALL, Stuart. « When Was “The Post-Colonial”? Thinking at the Limit », dans I. Chambers et L. Curti (ed.), *The Post-Colonial Question: Common skies, Divided Horizons*, London/New York, Routledge, 1996, p. 242-260.

HAREL, Simon. « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise », *Québec Studies*, no 44, 2007-2008, p. 41-52.

HAREL, Simon. *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2005, 250 p.

GAUVIN, Lise. *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 258 p.

LECLERC, Catherine et Sherry SIMON. « Zones de contact : nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise », *Voix et images*, vol. 30, no. 3 (90), 2005, p. 15-29.

MEYLAERTS, Reine. « Heterolingualism in/and Translation : How Legitimate Are the Other and his/her Language? An Introduction », *Target*, no 18, vol. 1, 2006, p. 1-15.

MICONE, Marco. « Immigration, littérature et société », *Spirale*, no 194, 2004, p. 4.

MOYES, Lianne et Sara HENZI. « Les “prétendues ‘deux solitudes’” : à la recherche de l'étrangeté », *Spirale*, no 210, 2006, p. 16-18.

NEPVEU, Pierre. *L'écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1999 [1988].

PRATT, Mary Louise. *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation* [2<sup>nd</sup> ed.], New York: London, Routledge, 2008 [1992], 276 p.

ROBINSON, Douglas. *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1997, 131 p.

SIMON, Sherry et Paul ST-PIERRE (ed.). *Changing the Terms. Translating in the Postcolonial Era*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2000, 305 p.

SIMON, Sherry. « L'hybridité et après. Figures du traduire », dans Pierre Ouellet et Simon Harel (dir.), *Quel Autre? L'altérité en question*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2007, 378 p.

SIMON, Sherry. « Translating and Interlingual Creation in the Contact Zone. Border Writing in Quebec », dans S. Bassnett et H. Trivedi (dir.). *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*, London, Routledge, 1999, p. 58-74.

SIMON, Sherry. « Espaces incertains de la culture », dans Sherry Simon *et. al.*, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, p. 13-52.

ST-PIERRE, Paul. « Multiple Meanings and Contexts: the Diversity of the Post-Colonial », *TTR*, no 10, vol. 1, 1997, p. 9-17.